

# *LE FORUM*

*Bulletin du Réseau des Forums André-Naud*



*Numéro 12*

*Janvier 2010*

## **Liminaire**

### **Section 1 : Actualités**

Un groupe de cinq chrétiens de Montréal	Le bilinguisme dans notre diocèse : une inquiétude	7
Claude Lacaille	Crise sociale : pour qui fonctionne l'économie?	11
Gérard Laverdure	L'ennemi public no 1	14
Lionel Pineau	L'exclusion, une pratique contraire à l'Évangile	17
Hubert de Ravinel	Une Église à réinventer	19
Jean-François Bouthors	Les catholiques ont-ils perdu le goût du monde?	21

### **Section 2 : Dossiers**

Lytta Basset	Se supprimer ou choisir la vie	24
M <sup>gr</sup> Rembert Weakland	M <sup>gr</sup> Weakland et Jean-Paul II	42

### **Section 3 : Spiritualité**

Pierrette Daviau	Spiritualité d'engendrement et praxis pastorale	49
André Beauchamp	Homélie de la messe des Patriotes	62
Équipe pastorale sociale du quartier Ahuntsic (Mtl)	Justice nouvelle maintenant!	65

### **Section 4 : Vie du réseau**

Claude Lefebvre	Mot d'ouverture de l'assemblée générale 2009	67
André Gadbois	Compte rendu de l'assemblée générale 2009	71
André Gadbois	Bilan de l'année	80
FAN Trois-Rivières/Nicolet	Lettre aux prêtres	82
	Inscription au Réseau des Forums André-Naud	86
	Contributions financières	87

## Liminaire

### CONTES D'ESPOIR ET D'ESPÉRANCE

*Il était une fois un grand-papa qui accrochait rituellement, à chaque décembre, une grosse étoile de grosses ampoules bleu pâle au gros frêne de sa cour, une étoile qu'il avait lui-même fabriquée dans son petit temple, son atelier. Au pied de l'astre, il plantait en silence et avec délicatesse deux rennes en broche blanche bourrés de petites ampoules blanches, l'un en plein élan, l'autre en train de manger. Et il rêvait plein d'espérance, heureux, serein, confortable, recueilli,... puis tombait la neige qui embellissait son « sanctuaire » admiré par ses enfants puis petits enfants. Tout se passait ainsi depuis longtemps. En décembre dernier, à l'heure bleue du solstice d'hiver, la pointe gauche de l'étoile demeura éteinte; puis la veille de Noël, le fessier entier du renne mangeur s'éteignit à son tour. Ces petites déceptions s'étaient déjà manifestées et il les avait effacées rapidement en fouillant dans son bric-à-brac. Mais là, ampoules irremplaçables : « Ça ne se fait plus, monsieur! Pas écolo! Dépassé!» Peiné, le grand-papa qui voyait venir cet étiolement depuis un bon bout de temps devint inquiet, songeur : faire un autre type d'étoile? prendre un temps fou pour breveter une fragile amanchure? tout mettre aux vidanges, laisser tomber? s'entêter pour trouver ces ampoules chez un brocanteur et payer le gros prix? et pourquoi décorer, s'exprimer, se prolonger dans son environnement afin de se relier au Ciel? « Papi, lui demanda sa petite-fille le soir de Noël, pourquoi tu ne ris plus? » - « Vois l'étoile, Florence, vois le renne mangeur... » - « C'est pas grave, papi! L'été prochain je viendrai t'aider dans ton atelier et on fera un autre Noël tout nouveau.*

*J'inventerai quelque chose avec toi pour que tu retrouves ton sourire. Ce sera notre trésor grand comme le ciel.»*

\*\*\*

La principale époque de l'année qui favorise les contes vient de passer... un peu comme la lecture d'un conte... Nous voilà à l'aube d'une année nouvelle au cours de laquelle nous devons peut-être, à la Fred Pellerin, recourir à des contes pour nourrir notre « vertitude » et quitter certaines de nos certitudes, fortifier notre petite pousse verte et faire Église avec fierté. Voici des « **contes** » pour verdir notre espérance parfois flétrie.

**Il était une fois** UNE ÉGLISE À RÉINVENTER, écrit dans ce Bulletin numéro 12 par Hubert de Ravinel, et UNE JUSTICE NOUVELLE issue de la non violence et de la cohérence entre vie personnelle et engagement citoyen, offert par Camilla Martin de la Pasto sociale du quartier Ahuntsic à Montréal.

**Il était une fois une** SPIRITUALITÉ D'ENGENDREMENT qui favorise l'accompagnement, le vivre avec, la proximité, l'attention à l'autre et le cheminement (Pierrette Daviau), et L'EXCLUSION, UNE PRATIQUE CONTRAIRE À L'ÉVANGILE écrit par Lionel Pineau de Rimouski : la dénonciation ferme d'une attitude contraire à l'engendrement.

Dans la section **DOSSIERS**, le « conte » de Michel Benoît **Il était une fois** MGR WEAKLAND ET JEAN-PAUL II est dur, sévère, critique : ce n'est pas un conte de fées; on y voit comment on a fait la vie dure à Vatican II. Dans ce texte audacieux, l'auteur décrit sa déception devant un grand chef de l'Église catholique qui encouragea le dialogue à l'extérieur de SON institution et le refusa dans SON institution, un chef dont l'impressionnante vie spirituelle ne comportait pourtant aucune dimension de libération pour aujourd'hui (condamnation de la théologie de la libération, copinage avec l'idéologie néolibérale, peur de déranger « l'ordre » social,...), un chef centralisateur et restaurateur du passé.

Dans cette même section (**DOSSIERS**), le conte de Lytta Basset **Il était une fois SE SUPPRIMER OU CHOISIR LA VIE** bourgeoise de lucidité, de santé spirituelle, et suscite la réflexion, l'analyse, la tendresse, la compréhension, la patiente recherche du témoin qui m'aidera à me souvenir que la vie est polyphonique, possède plusieurs dimensions.

S'abreuver à un nectar nourrissant, à une sève nouvelle, c'est rechercher des éléments frais pour faire des bonnes nouvelles chez les pauvres, et les faire avec eux. « J'inventerai quelques chose *avec* toi » disait la petite Florence à son papi précédemment. Dans son « conte » **Il était une fois LA CRISE SOCIALE : POUR QUI FONCTIONNE L'ÉCONOMIE?**, Claude Lacaille affirme clairement que « la véritable pastorale exige que l'Église accompagne le Dieu de la vie au milieu des exilés, des affamés, des sans terre et des sans patrie car Celui-ci a déjà quitté les temples et les églises. » Les « contes » du présent Bulletin cherchent à faire espérer en ayant tout de même les deux pieds sur terre; souvent les contes proposent des défis, identifient des obstacles, nomment des situations décourageantes, irritantes : sauf pour quelques privilégiés, la vie est rarement une croisière, elle est habituellement une descente dans les rapides. **Il était une fois L'ENNEMI PUBLIC NUMÉRO 1** écrit par Gérard Laverdure et **Il était une fois LES CATHOLIQUES ONT-ILS PERDU LE GOÛT DU MONDE?** rédigé par Jean-François Bouthors pointent de telles situations et certains obstacles qui exigent des chrétiens et chrétiennes d'être prophètes.

Dans son mot d'ouverture lors de notre dernière assemblée générale en octobre 2009, Claude Lefebvre évoquait l'appel que Jean-Paul II aimait nous adresser : N'ayez pas peur! et Claude souhaitait que cet appel s'applique à toutes les situations ecclésiales, pas seulement à celles décidées et autorisées par le chef de l'Église. Les membres du Forum André-Naud de Trois-Rivières/Nicolet ont saisi la pelle (l'appel) et ont osé déneiger récemment le chemin de l'absolution collective chez eux: voir **Il était une fois une LETTRE AUX PRÊTRES**. De plus, quatre prêtres et un agent de pastorale en exercice dans l'Église de Montréal

ont déposé au Conseil presbytéral une lettre dénonçant le bilinguisme dans cette institution. Cette lettre **Il était une fois LE BILINGUISME DANS NOTRE DIOCÈSE : UNE INQUIÉTUDE** est parvenue au journal *Le Devoir* en décembre et y a été fortement appuyée par Hélène Pelletier Baillargeon; quant à eux, les membres du Forum André-Naud de Montréal ont fait parvenir une lettre d'appui au vicaire général, monsieur Jean Fortier.

À l'automne, André Beauchamp a prononcé l'homélie de la Messe des Patriotes au cours de laquelle il rappelait que notre avenir encore aujourd'hui est un appel au courage. Dans son « conte » **Il était une fois l'HOMÉLIE DE LA MESSE DES PATRIOTES**, il énumère les raisons qui ont fondé la légitimité de leur révolte : leur propre survie, le droit à un gouvernement responsable, la liberté, la langue et l'équité économique. Les discours ne suffisent que rarement dans les grands enjeux : des actes s'imposent.

Que ces textes appelés **contes** pour soutenir les besoins de l'image choisie contribuent à vacciner notre « vertitude » parfois décolorée, parfois fissurée, et à rafraîchir notre patience, notre dissidence, notre résistance. Merci aux auteurs, merci à ceux et celles qui collaborent étroitement à ce Bulletin dont la visée première est de nourrir le « renne » en quête d'éléments nourriciers.

Au nom du comité de rédaction du Bulletin,  
André Gadbois

## ***Section 1***

# Actualités Actualités

## **Le bilinguisme dans notre diocèse : une inquiétude...**

Monseigneur,

Nous assistons depuis quelque temps à un passage de plus en plus évident vers le bilinguisme dans notre diocèse. S'agit-il d'une simple tendance ou d'une politique délibérée?

Des faits sont suffisamment importants pour que l'on tire la sonnette d'alarme.

Des faits:

- Plusieurs communications du bureau de l'archevêque sont bilingues (le Courriel du mercredi, la Chancellerie ...)
- La revue diocésaine *Haute Fidélité* est de plus en plus bilingue et la dernière parution (volume 127, no 2 (2009) l'est à 40 %. Nous ne contestons pas sa qualité intrinsèque, mais son glissement progressif vers le bilinguisme.

- La journée presbytérale du 22 avril tout comme le grand rassemblement diocésain du 7 octobre étaient bilingues, comme si la langue du Québec était indifféremment l'anglais ou le français.
- Mission-Jeunesse est totalement bilingue depuis quelques années.
- À la cathédrale de Montréal, les liturgies à caractère diocésain sont de plus en plus bilingues telles, par exemple, la célébration de l'appel décisif et la fête patronale du 31 mai...
- Certaines affiches annonçant des événements diocésains sont totalement bilingues (ex. : Fête-Dieu).
- Les programmes « Faith First » d'éducation à la foi des enfants en usage dans plusieurs communautés culturelles, etc.

Tranquillement l'image se diffuse d'un bilinguisme intégral qui serait la politique de l'Église qui est à Montréal. Nous ne comprenons pas bien l'intention ni la logique de cette manière de faire. Elle origine peut-être de la décroissance démographique de la population anglo-saxonne du diocèse et de la volonté de réunifier les communautés, l'existence d'un service pastoral anglophone autonome suggérant l'idée de deux diocèses distincts, l'un francophone et l'autre anglophone. Certes, cette intégration doit faire justice aux droits acquis de la minorité anglophone (un droit que personne ne remet en question), mais doit respecter le caractère francophone du Québec.

La langue officielle au Québec, c'est la langue française. Elle est la langue commune de tous les Québécois. L'Église, comme institution publique, n'a-t-elle pas à s'inscrire tout naturellement dans cette voie? Une pratique systématique du bilinguisme est discriminatoire à long terme pour la population francophone. Notre Église étant multiculturelle, à ce titre donc la langue commune de communication ne doit-elle pas être le français? Pratiquer le bilinguisme sous prétexte de charité ou de bonne entente, ce serait, nous semble-t-il, faire un faux irénisme\*. Contourner la loi sous prétexte de charité serait à long terme le chemin d'une plus grande injustice.



La question de la primauté et de la promotion du français est une question éminemment politique et il a fallu les longues et difficiles luttes des années 60 pour arriver à l'équilibre actuel. Que l'on se souvienne du Bill 63 et, peu de temps après, de la marche sur McGill et des tergiversations et des combats autour de la loi 22. Le régime mis en place par la loi 101, en 1977, faisant de la langue française la langue officielle du Québec et obligeant les immigrants à aller à l'école française a été une mesure qui a procuré à long terme la paix linguistique.

Il faut réaliser que depuis la promulgation de la Charte de la langue française, tous les enfants venus des quatre coins du monde sont inscrits à l'école française (sauf si un des parents a fait son primaire en anglais au Canada). S'ils avaient 5 ans à la maternelle en 1977, ils ont maintenant 37 ans! C'est dire qu'ils comprennent et parlent tous le français.

Rouvrir ce dossier n'est pas opportun. Même un adversaire acharné à cette loi au moment de son adoption, le juriste Julius Grey, a reconnu les bienfaits de cette loi. Actuellement, les stratégies autour du multiculturalisme tendent à vouloir marginaliser le français en traitant ce dernier comme une simple langue régionale. La base du multiculturalisme, c'est l'anglais comme seule langue de référence. Cette tendance ignore manifestement l'histoire et les luttes du Québec depuis l'acte de Québec, en 1774.

Si l'Église qui est à Montréal se prête à ce jeu-là, on peut s'attendre à des débats très difficiles dans la communauté francophone. Depuis trente ans l'Église est sortie très amochée de nombre de débats publics. Un débat public et large sur la pratique du bilinguisme au sein de l'Église de Montréal serait, croyons-nous, proprement catastrophique.

Est-ce que notre église ici à Montréal va vouloir travailler à l'intégration des membres des différentes communautés culturelles? Nous ne croyons pas qu'en laissant le bilinguisme grandir nous allons travailler à unir les gens et les communautés.

Il nous semble important que notre archevêque se saisisse de cette question et qu'il mette en place les mécanismes efficaces qui conviennent, à partir du principe de départ que la langue officielle et courante de l'Église à Montréal est le français et que cela s'applique à tous les secteurs de l'Église diocésaine, sauf ceux pour qui l'anglais est en usage depuis l'origine. L'ampleur et la nature des services à rendre en anglais doivent être abordées, mais dans la perspective évoquée plus haut et non dans celle du libre choix.

Ce que nous exprimons aujourd'hui, Monseigneur, est partagé par plusieurs prêtres et laïcs fortement engagés en pastorale.

André Anctil, François Baril, André Beauchamp,  
Paul Delorme, André Lanteigne.

---

\* Attitude de compréhension et de charité adoptée entre chrétiens de confessions différentes pour étudier les problèmes qui les séparent.



## **Crise sociale : pour qui fonctionne l'économie ?**

**Claude Lacaille**

Depuis le début de la crise, les médias attirent l'attention des citoyens sur son aspect économique. Va-t-elle s'aggraver? Y a-t-il un signe de reprise? Le suspense est entretenu comme s'il ne s'agissait que d'une partie de Monopoly. Et pourtant, l'aspect le plus dramatique est certes la profonde crise sociale qui frappe l'ensemble de la planète. Les grands perdants dans une crise du capitalisme dans les pays développés, ce sont les travailleurs. Partout, nous assistons à un recul des conditions de travail, à des coupures de salaire et à des mises à pied massives. Aux États-Unis, le chômage a quadruplé en deux ans pour atteindre 12% en mars. La faim menace plus de *3,5 millions d'enfants de moins de cinq*

*ans.* À la fin de l'année, environ 50 millions de personnes seront en très grande précarité.

Au Canada, depuis octobre, le taux de chômage s'est accru de 2,3 % pour s'établir à 8,6 %, soit le taux le plus élevé en 11 ans. Mais ce chiffre n'inclut pas les chômeurs « découragés », qui souhaitent ardemment travailler, mais qui ont cessé de rechercher activement un emploi parce qu'ils sont persuadés qu'il n'y a pas d'emplois disponibles. En temps de récession, ils sont des dizaines de milliers à ne pas faire partie des statistiques officielles du chômage, d'où la sous-évaluation du taux de chômage. Ces chômeurs découragés sont néanmoins privés de revenu, ne satisfaisant pas les conditions serrées d'accès aux prestations « d'assurance-emploi ». L'appauvrissement de la population qui en résulte s'accompagne de multiples problèmes sociaux et de santé.

Selon un sondage Ipsos Reid de juin, les pressions financières amènent 16% des Canadiens à sauter des repas, en empêchent 23% de dormir, stressent grandement 40% de la population et amènent 14% des Canadiens à retarder l'achat de médicaments d'ordonnance.

*L'ampleur de cette crise a-t-elle fait réfléchir nos dirigeants politiques sur la mondialisation néolibérale, cause de la dépression? Non! Ils ont adopté des mesures de sortie de crise qui ne cherchent qu'à socialiser les pertes pour assurer la survie d'un système basé sur la propriété privée des secteurs stratégiques de l'économie. Le résultat, un fossé de plus en plus profond entre les riches et le reste de la population.*

Il revient au peuple de changer la direction politique. Dans ce sens, l'Assemblée des mouvements sociaux de partout dans le monde a proposé, lors du Forum social mondial de 2009, une large mobilisation populaire pour obtenir entre autres la nationalisation sous contrôle social du secteur bancaire et la réduction du temps de travail, sans réduction de salaire. Quand commençons-nous ?

Yves Lawler, *La Gazette de la Mauricie*, septembre 2009.

**Texte biblique : Ézéquier 34, passim**

Je suggère fortement de ruminer en entier ce chapitre. -

La Parole de Yhwh s'adresse à moi : « Fils d'adam, prophétise contre les bergers d'Israël, prophétise et dis-leur : Bergers, malheur aux bergers qui ne prennent soin que d'eux-mêmes! N'est-ce pas du troupeau que les bergers doivent prendre soin? Le lait, vous vous en nourrissez; la laine, vous la portez en vêtements; les meilleures bêtes, vous les sacrifiez; mais le troupeau vous n'en prenez pas soin. Vous n'avez pas fortifié les bêtes chétives, soigné celle qui était malade, pansé celle qui s'était blessée, ramené la fugitive, recherché celle qui s'était perdue. Vous les avez traitées avec tyrannie et violence. Elles se sont dispersées faute de berger, devenant la proie de toutes les bêtes sauvages. Les voilà dispersées. Mon troupeau est dispersé à la surface de toute la terre – personne pour s'en soucier, personne pour partir à sa recherche...

Eh bien, le Seigneur Yhwh parle : Me voici, moi! Je vais juger entre la brebis grasse et la brebis maigre. Puisque vous poussez du flanc et de l'épaule, et brutalement, que vous donnez des coups de corne aux plus faibles pour les éparpiller au-dehors, je vais sauver mes brebis, les protéger du pillage, et juger entre brebis et brebis....

Ah, elles vont voir que je suis Yhwh quand je briserai leur joug et les sauverai des mains qui les oppriment !

**Commentaire**

Issu de l'aristocratie sacerdotale du temple de Jérusalem, Ézéquier vit dramatiquement la destruction du Sanctuaire par l'armée de Babylone. En vision, il verra le Dieu de ses pères, Yhwh, quitter sa demeure à Jérusalem et accompagner son peuple en exil. Avec toute l'élite de Jérusalem, il est traîné en esclavage jusque dans la terre des Chaldéens, l'Irak actuel.

En terre d'exil, il sera porte-parole du Dieu d'Israël et il prophétisera avec vigueur et véhémence, analysant avec perspicacité les causes profondes de la déconvenue de son peuple. Les responsables politiques, les dirigeants sont ceux qui portent l'odieuse de cette humiliation. Par des images fortes, bien connues de ses auditeurs, il annoncera sans répit la libération de son peuple des griffes des bêtes sauvages qu'ont été les rois d'Israël. Son nom hébreu, *Iehèzqél* signifie *Dieu donne la force*.

Jésus s'inspirera du prophète Ézéquiél et parlera avec la même fougue pour dénoncer le renard Hérode, et toute la classe dirigeante qu'il traite de voleurs et de bandits (Jean 10,7) et aussi les dirigeants religieux qui ont fait du Sanctuaire « une caverne de voleurs ». « *Il faudra attendre Jésus pour rencontrer une utilisation aussi puissante de la parabole* », écrit l'écrivain juif André Chouraqui.

Nous avons fait de l'image du bon pasteur l'icône mièvre et androgyne d'un doux Jésus et la parabole est devenue un texte pour recruter des vocations sacerdotales. Le clergé s'est approprié l'image du pasteur pour désigner les activités internes et l'administration de l'Église. La *pastorale* désigne aujourd'hui tout ce qui se fait à l'intérieur de l'enclos ecclésiastique. Rien de plus éloigné du sens biblique, cette appropriation enlève au texte du prophète tout son mordant socio-politique. Alors qu'à l'instar de la destruction du Sanctuaire de Jérusalem en 587 av. J-C, nous voyons actuellement la chrétienté occidentale s'effondrer dans le chaos, nous avons besoin de prophètes qui soient à l'écoute de la parole. Nous avons besoin de trouver notre identité de croyantes et de croyants hors des activités pastorales, sacramentelles ou religieuses et faire retentir les exigences du Dieu de Jésus qui amène en jugement ceux qui creusent chaque jour davantage l'abîme qui sépare Lazare du riche propriétaire. La parole de Dieu doit dénoncer ceux qui oppriment, qui se portent au secours des banquiers, voleurs en cravate, et laissent mourir de faim et de maladie des millions d'êtres humains. La crise sociale mondiale est le lieu où cette parole doit retentir.

La véritable *pastorale* exige que l'Église accompagne le Dieu de la Vie au milieu des exilés, des affamés, des sans terre et des sans patrie, car Celui-ci a déjà quitté les temples et les églises. S'inspirant d'Ézéquiél, Jean décrit la nouvelle Jérusalem : « Je ne vis point de temple dans la ville, car le Seigneur, le Puissant-sur-tout, est son temple, ainsi que l'agneau. » (Apocalypse 21,22) Puissent l'aristocratie cléricale et tous les disciples désorientés saisir cette exigence et suivre les traces du grand Ézéquiél et du prophète Jésus de Nazareth.

Claude Lacaille

Reproduction autorisée par le Centre biblique de Montréal.



## **L'ennemi public no 1**

### **Gérard Laverdure**

Qu'est-ce qui ne va pas dans nos sociétés? Qu'est-ce qui cause tant de chômage, de pauvreté et de dégâts irréparables à l'environnement? Qu'est-ce qui n'a aucun respect pour la vie humaine et la nature? Qui vampirise tout à son profit : les ressources planétaires, l'eau, la culture, la maladie, l'éducation, les services sociaux, les semences de vie, les humains, tout? La racine de tous ces maux \* n'est pas d'abord dans ces prédateurs financiers dont quelques-uns furent condamnés et que les gouvernements font semblant de vouloir contrôler devant l'indignation et la colère populaires légitimes.

Un sage a dit jadis que nous ne pouvions servir deux maîtres, à savoir Dieu et l'argent. Pour lui, le service de Dieu (de la Vie) se vérifie par notre sens de l'autre et du bien commun : des actions de partage, de justice, de compassion. On juge un arbre à ses fruits. Quels fruits portent nos pratiques collectives? Quand l'argent devient notre maître cela mène rapidement à toutes sortes d'injustices et d'horreurs :

appauvrissement généralisé, concentration des richesses, vols, non respect des droits humains, esclavage, meurtres, guerres, tortures. Les crises planétaires qui se succèdent et les récents scandales financiers pointent vers un responsable : le système économique qui domine les esprits, les sociétés et le politique appelé «système capitaliste» et qui est tordu en ses principes et sa logique systémique d'accumulation et d'accaparement, même au prix de l'extinction de toute vie sur la terre. Que sert à l'être humain de gagner l'univers s'il perd son âme/son être et sa maison. Avons-nous réfléchi vraiment à la question ou nous contentons-nous des réponses intéressées des instituts économiques et des affairistes qui veulent ratatiner l'État pour avoir les coudées franches?

L'exemple du projet de mine à ciel ouvert Osisko à Malartic en est un exemple criant – un désastre chez nous qu'on ne voit pas ou ne veut pas voir. Voir article à la fin **Méga mine...**

Les gouvernements occidentaux à la solde du grand capital ont mis des centaines de milliards de notre argent pour sauver les banques et relancer la machine à consommer à fond de train, sans toucher aux paradis fiscaux, à la spéculation malade, à l'absence d'éthique économique sinon en parole. Même logique même catastrophe en vue sinon pire. On n'a rien compris ou on ne veut pas comprendre. Les plans nord de Charest et Harper appliquent cette logique d'accaparement. Les riches nous disent qu'on n'a pas le choix car c'est dans leur intérêt. Mensonges! Il y a toujours des alternatives et elles se mettent en place lentement : commerce équitable, entreprises coopératives, comportements éthiques, priorité au bien commun, etc. Le Forum social mondial annuel rassemble des centaines d'initiatives de la sorte. Le rôle du gouvernement c'est la gestion des ressources et des services en fonction des besoins de toute la communauté pas de quelques-uns. A nous d'être vigilants, bien informés et de prendre parti!

Sur ces sujets, voir les ouvrages de Hervé Kempf, François Houtart et Jacques B. Gélinas.

Gérard Laverdure  
Membre des Chrétiens Chrétiennes Dans la Cité,  
15 Septembre 2009

---

\* «La racine de tous les maux est dans l'amour de l'argent» 1Ti 6, 10 et précédents.

## **Méga mine à ciel ouvert en Abitibi-Témiscamingue**

(Source : site de Nature Québec : [www.naturequebec.org](http://www.naturequebec.org) )

**La coalition Pour que le Québec ait meilleure mine!**, qui présentait son mémoire le 15 avril dernier (2009), demande au BAPE de ne pas approuver le **projet Osisko à Malartic**. Selon elle, l'approbation de ce projet constituerait un dangereux précédent pour la région et le Québec qui n'ont pas d'expérience dans l'exploitation de ce type de mine.

Chaque jour, 25 millions de litres d'eau, 11 tonnes de cyanure et 30 tonnes de produits chimiques seront nécessaires à l'extraction du métal, en plus de quantités importantes d'énergie et de carburants. Ce projet laisserait, aux générations futures, près de 800 hectares de territoires affectés, un réservoir endigué de 2 km de long et une plaine de résidus miniers s'étendant sur près de 2,5 km.

© Edward Burtynsky

Rappelons que le Vérificateur général a critiqué sévèrement le Québec quant à la gestion du secteur minier. Selon son rapport, le Québec ne retire pratiquement pas de redevances sur les ressources, gère mal la restauration des sites miniers et se retrouve, souvent, avec la responsabilité financière et environnementale des sites miniers au lendemain de leur exploitation.

Pour consulter le mémoire :

[http://www.naturequebec.org/ressources/fichiers/Energie\\_climat/ME09-04-15\\_Osisko\\_coalition.pdf](http://www.naturequebec.org/ressources/fichiers/Energie_climat/ME09-04-15_Osisko_coalition.pdf)



## **L'exclusion, une pratique contraire à l'Évangile**

**Lionel Pineau, prêtre**

Il est un fait étonnant que dans l'Église le magistère romain enseigne et pratique l'exclusion à l'égard de ses membres dont la conduite n'est pas conforme à l'enseignement officiel. Mais il est un fait plus étonnant encore: dans l'Évangile nous voyons Jésus qui fréquente les exclus et les pécheurs au grand scandale des Pharisiens.

La réintégration des exclus dans la communauté est une pratique constante dans le ministère de Jésus. Il interprète lui-même d'ailleurs ses propres gestes comme signe de la présence du Royaume annoncé à tous. Il valorise les Samaritains, réconcilie les Publicains, il remet debout les prostituées et accueille tous les marginaux de son temps, les lépreux, les pauvres, les aveugles, etc. Les quatre Évangiles nous rapportent plusieurs exemples d'appels de Jésus adressés à des pécheurs, à des exclus.

Un jour, passant près du lac de Galilée, il aperçoit Matthieu assis à son bureau de percepteur d'impôts pour le compte des Romains et lui dit: "Suis-moi" (Mc 7, 14). Jésus n'hésite pas à appeler un collaborateur et collecteur d'impôts, des gens méprisés des Juifs et considérés comme voleurs et pécheurs. Il en est de même avec Zachée, un autre riche collecteur d'impôts à la solde des Romains. À ce titre, il est reconnu comme pécheur et, de ce fait, exclu du peuple de Dieu. Mais sa rencontre avec Jésus produit en lui un changement total et profond. En reconnaissant Jésus comme le Messie, il devient l'exemple parfait de l'homme libéré par la foi qui accueille avec joie le salut de Dieu.

L'attitude d'accueil de Jésus envers les exclus et les pécheurs est particulièrement manifeste dans sa rencontre avec la femme adultère que lui amènent les Pharisiens. Conformément à la loi de Moïse, cette femme doit être lapidée (Jn 8, 1-11) : ici, c'est une scène bien vivante et riche d'enseignement sur le pardon que l'apôtre Jean nous présente. « Maître, disent les Pharisiens, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Moïse nous dit de lapider cette femme. Toi, qu'en dis-tu ? » Peu empressé à répondre, Jésus se penche et se met à tracer des signes sur le sable, laissant à ses adversaires le temps d'examiner leur propre conscience. Et comme ils continuaient à le questionner, Jésus se redresse et leur dit: « Que celui d'entre vous qui est sans péché lance la première pierre ». En entendant ces paroles, ils partirent tous l'un après l'autre, les plus âgés d'abord. Et Jésus reste seul avec la femme devant lui. « Eh bien, où sont-ils tes accusateurs ? Personne ne t'a condamnée. Personne, Seigneur. Moi non plus, je ne te condamne pas. Va et désormais ne pèche plus ». Jésus remet cette femme sur la voie du salut et d'une vie nouvelle. Plus que toutes condamnations et que tous les châtiments, le pardon guérit et relance dans la vie.

À la lumière de ces exemples d'accueil et de pardon, comment justifier l'enseignement et la pratique de l'Eglise envers les exclus d'aujourd'hui ? L'Eglise a une approche sélective qui produit des exclus, des marginaux, tandis que Jésus a une approche inclusive qui accueille les exclus et les marginaux. Concrètement, nous pensons aux divorcés remariés, aux personnes qui vivent en union libre, aux homosexuels, à tous ces « indésirables » qui se sentent coupables, déchirés intérieurement entre leur situation irrégulière et les exigences de l'Eglise.

Dans nos communautés chrétiennes, pouvons-nous continuer à pratiquer l'exclusion quand l'Évangile nous apprend que Jésus s'est plus d'une fois assis à la table des pécheurs et des exclus, et qu'il a

partagé le repas avec eux ? De toute évidence, la pratique de l'exclusion est tout à fait contraire à l'esprit de l'Évangile, à l'enseignement de Jésus.

Source :

Revue - En Chantier, no 55, Église de Rimouski, avril 2009.



## **Une Église à réinventer**

Hubert de Ravinel

Que s'est-il passé dans l'Église depuis 50 ans ? Il serait vain et superflu d'énumérer les transformations qui se sont réalisées depuis Vatican II. Mais on peut toutefois se poser la question suivante : l'immense espoir soulevé naguère par la tenue du dernier concile a-t-il permis, au fil des ans, de solidifier et de rassembler la grande famille chrétienne autour de ses pasteurs, afin de mieux vivre au quotidien l'évangile de Jésus-Christ dans un monde en complète mutation ?

Le moins que l'on puisse dire c'est que l'on peut en douter...

Personnellement, je pense que bien des objectifs initiaux de Vatican II sont demeurés lettre morte car, à mon sens, la grande vague initiale d'espérance en une Église d'écoute et de compassion, est venue peu à peu mourir sur les rives inhospitalières d'une Institution murée dans les dogmes, condamnations et interdits de toutes sortes. Et cela à un point tel que le contenu du message diffusé par le pape actuel et se voulant évangélique m'apparaît dénaturé par des interdits et des mises en garde d'une autre époque.

Je suis abasourdi et consterné par exemple quand je lis que notre pape (est-il encore tout à fait le mien?) interdit que l'on aborde même le thème de l'accès des femmes aux fonctions sacerdotales. Ou encore quand j'apprends que le Vatican s'oppose au principe de la déculpabilisation de l'homosexualité, tel que la France l'avait récemment proposé devant l'ONU.

Mais ce qui m'inquiète encore davantage, c'est que rien, strictement rien ne laisse poindre la possibilité d'un nouveau concile Vatican III, dont l'urgence, à mon avis, ne fait pas de doute. L'Église catholique m'apparaît désorientée, désunie et apparemment ignorante de réalités brutales qui rendent presque insupportable la vie quotidienne des populations entières, chrétiennes ou non.

Cinquante ans après Vatican II, il faut donc songer dès maintenant à Vatican III dont les objectifs pourraient être les suivants :

- Remettre en question l'énorme appareil bureaucratique et hyper centralisé d'une administration romaine coupée de la base.
- Donner aux femmes une place et un statut qui leur permette, aux côtés et à l'égal des hommes, d'assumer les responsabilités confiées par le Christ à ses apôtres. En une époque où les femmes luttent plus que jamais pour éliminer toute discrimination, pourquoi ne pourraient-elles pas, à l'instar des hommes, remémorer les paroles du Christ au moment de son dernier repas?
- Obtenir que les collectivités locales chrétiennes ainsi que leurs pasteurs n'aient plus à se soumettre à des « diktats » romains mais deviennent libres de leurs décisions prises dans l'esprit de l'enseignement évangélique. Comment peut-on encore, depuis Rome, mesurer par exemple le pouls des sensibilités

aussi différentes que celles de l'Amérique du Sud ou des Philippines?

- Permettre aux prêtres et aux religieuses de pouvoir assumer au quotidien les joies et les soucis d'une vie familiale et conjugale qui m'apparaît tellement nécessaire à l'épanouissement de tout être humain.

Voilà donc, très sommairement énumérées, quelques lignes de direction qui pourraient rassembler les chrétiens et leurs pasteurs dans leur souci de vivre ensemble leur foi en Jésus-Christ et en une Église dont la tête serait constamment nourrie de la base.

Hubert de Ravinel



## **Les catholiques ont-ils encore le goût du monde ?**

Jean-François Bouthors,

Dimanche 28 juin. Ordination sacerdotale. Belle assemblée, joyeuse et priante. La liturgie est bien menée, avec sobriété. Le soleil est là... On est venu accompagner un jeune homme que l'on connaît au moment où il s'engage radicalement à la suite du Christ. On devrait-être parfaitement heureux comme toute cette assemblée et pourtant un trouble s'installe, un sentiment d'être étranger...

Le nom du diocèse importe peu. Ce n'est pas une situation singulière qui est en cause, mais quelque chose de plus profond, de plus général. On a eu le sentiment d'assister à un beau moment de « religion », et c'est justement cela qui fait difficulté. Les formes

étaient assurément celles de Vatican II... Ce n'est pas une affaire de rituel, mais plutôt de disposition... La disposition était celle de l'autocélébration d'une Église qui semblait faire comme si elle s'absentait du monde.

La crise, et les angoisses qu'elle suscite, les épreuves que connaissent nombre de nos contemporains, les débats qui ont agité récemment notre Église, la volonté des laïcs de se faire entendre... tout cela était oublié alors que la vocation sacerdotale du peuple de Dieu, et celle de ses ministres, est d'être présence du Christ aux hommes. La question essentielle qui se pose à l'Église, celle de savoir comment être force d'espérance et source de vie pour tous, semblait « éteinte ». À quel Dieu était donc destinée cette louange ? S'adressait-on à l'insaisissable de la Bible, à celui qui échappe à toutes prises de l'homme, non parce qu'il le domine, mais parce qu'il descend toujours plus profond dans son humanité... là où l'homme fait défaut à l'homme ?

Le soir même, long échange téléphonique avec un comédien qui traverse une difficile épreuve familiale et professionnelle. « Jamais je n'ai autant prié Dieu, dit-il. Et jamais je ne me suis senti aussi seul. » Combien de solitudes semblables, traversées avec courage jusqu'aux rives du désespoir, à côté de telles célébrations auto-satisfaites ?

Comment se fait-il que l'un et l'autre ne peuvent se rencontrer ? Pourquoi l'« institution » catholique semble-t-elle prise d'un lent mais durable mouvement d'éloignement des hommes ? Le récent discours de Mgr Brugues aux recteurs des séminaires pontificaux en est une triste illustration, qui part du présupposé que la sécularisation est responsable de l'effondrement de la culture chrétienne « dans nos pays », sans s'interroger le moins du monde sur la nature de cette sécularisation, sur ses origines et ses effets, et son articulation avec la manière dont la loi judéo-chrétienne elle-même est venue mettre en doute les représentations religieuses.

Mgr Brugues imagine qu'il faut prendre ses distances, et passer d'un modèle ecclésial de «composition» avec le monde, à un modèle de « contestation » - qui est en réalité un le d'absence ou de l'étrangeté...

Le «monde catholique» semble ignorer qu'il est à la source même de l'ébranlement des anciennes certitudes, des vieilles représentations et assurances. Faute de comprendre que c'est la semence même du christianisme qui a ouvert la société à cette liberté dont elle fait usage, peut-être maladroitement, le« monde catholique» n'a aucune chance de comprendre les enjeux spirituels de ce temps. Il est voué à chercher un hypothétique salut dans un rêve de retour à une vérité du passé, alors qu'en régime chrétien, la vérité est toujours devant, au-delà, nouvelle et précédente (avec un a ! c'est-à-dire en avant de nous).

Plutôt que de rechercher entre nous des raisons d'être rassurés ou satisfaits, plutôt que de tirer la foi vers la croyance et ses « magies », il est urgent que nous nous enquérions des attentes de nos contemporains, que nous leur fassions droit - ce qui ne veut pas dire donner raison à toutes les pulsions -, non pour imposer des solutions que nous posséderions « ex cathedra », mais pour accompagner cette humanité dans la recherche des réponses les plus humaines, les plus fraternelles, les plus solidaires - ce qui les fera les plus« divines ». C'est dans cet accompagnement que se déploie l'incontestable « expertise en humanité» communiquée par la Parole de Dieu lorsque nous l'écoutons et nous la mettons en pratique. C'est là, et nulle part ailleurs, que la rencontre se fera. En avons-nous encore le goût et la conviction ? Le sel du christianisme ne serait-il pas en passe de perdre sa saveur ? Certes, l'Esprit Saint ne fera jamais défaut, pourtant Jésus de Nazareth a lui-même posé la question de notre fidélité sur ce plan, et de multiples manières.

Jean-François Bouthors, éditeur et écrivain, Journal La Croix, 9 juillet 2009.

## Section 2

# Dossiers

### Se supprimer ou choisir la vie

Philosophe et théologienne protestante franco-suisse, **Lytta Basset** a été pasteur pendant 17 ans avant de devenir professeure de théologie pratique, depuis 1998, aux Universités de Lausanne puis de Neuchâtel. Elle poursuit également une activité d'écrivain: *Le pardon originel* (Labor et Fides, 2005, 3<sup>e</sup> 00.); *Guérir du malheur* et *Le pouvoir de pardonner* (1999); «*Moi je ne juge personne*» (2003); *La Joie imprenable* (2004) - tous en poche aujourd'hui chez Albin Michel; *Culpabilité, paralysie du cœur* (Labor et Fides, 2003); *Sainte colère* (Bayard, 2003, poche 2006) et *Aube* (Bayard! Labor et Fides, 2004) ; *Au-delà du pardon* (Presses de la Renaissance, 2006)<sup>1</sup>

La vie mérite-t-elle d'être vécue? Pour A. Camus, tel était le seul problème philosophique vraiment sérieux<sup>2</sup>. Or, c'est de la philosophie elle-même, dans ses premiers balbutiements en Occident, qu'était née une réponse lourde de conséquences: pour Platon, «une vie sans examen [de soi et des autres] ne vaut pas la peine d'être vécue<sup>3</sup> ». La foi judéo-

<sup>1</sup> L'auteure ayant elle-même vécu le suicide d'un fils, l'article qui suit est le fruit d'une démarche intérieure laborieuse.

<sup>2</sup> Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe. Essai sur l'absurde*, Paris, Gallimard, coll. «Folio essais »,2004 [1942], p. 17.

<sup>3</sup> Platon, *Apologie de Socrate*, 38a, *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Les Belles Lettres, 1966, p. 167.



chrétienne invitant, elle aussi, à faire retour sur soi, il n'est guère étonnant qu'au cours des siècles autant de philosophes, écrivains, théologiens aient insisté sur la prise en compte de l'intériorité. Mais l'entreprise se révèle risquée et l'on voit bien pourquoi tant de personnes préfèrent ne pas poser trop de questions, s'étourdir, «se divertir» disait Pascal: l'introspection ne conduit-elle pas *aussi* à l'hypertrophie d'une image négative de soi, à une «ruminatio*n*» morbide, donc à un dégoût de la vie? C'est là que C. Chalier parle du «tragique» d'une «condamnation à soi» : on vit à la fois «l'absurdité d'être là, sans justification et sans raison, et la nécessité de persévérer, quand même, dans cet être<sup>4</sup>». Telle est précisément la question: pourquoi persévérer?

Le psychologisme ambiant nous pousse trop souvent à réduire une telle expérience à un dysfonctionnement psychologique: «Tu fais simplement une dépression!» C'est ce contre quoi il convient de lutter, aux côtés du psychiatre Viktor Frankl. Pour ce rescapé de quatre camps de la mort, il n'y a aucune raison de considérer comme pathologique la souffrance issue de «cette expérience abyssale de l'absurdité fondamentale de l'existence humaine»: on peut y voir, au contraire, une preuve de l'existence de «la volonté de sens<sup>5</sup>». Quand, à la suite de certaines circonstances, tout devient absurde dans notre vie, alors - pour la première fois peut-être - nous nous posons la question: «Mais, en somme, pourquoi vivre?» Cela n'indique-t-il pas, rétrospectivement, que nous attendions beaucoup de la vie? Plus il nous apparaît que notre existence n'a plus de sens, plus il devient clair qu'auparavant nous goûtions ce sens sans y penser. La nouveauté, c'est que nous commençons, dans le mal-être ou la douleur, à le désirer.

Toutefois, parce qu'il met l'absence de sens dans une lumière crue, le désir de sens peut se muer en un véritable tourment. Il y a pire que la mort, affirme S. Kierkegaard: «Le tourment du désespoir est justement de ne pouvoir mourir [ ... ]. La désespérance, c'est que le dernier espoir,

---

<sup>4</sup> Catherine Chalier, *La persévérance du mal*. Paris, Cerf, 1987, p. 32 et 36.

<sup>5</sup> Viktor Frankl, *Raisons de vivre*, Genève, Éd. du Tricorne, 1993, p. 88s.

la mort, fait défaut<sup>6</sup>.» On voudrait en finir avec la vie ... mais on n'en finit pas avec une attente de quelque chose, qui continue à maintenir en vie. Alors, en partant de ce tourment-là, la voie semble libre pour s'approcher d'une décision éminemment personnelle: choisir de vivre malgré tout. En effet, que reste-t-il quand tout a été happé dans le vide, la nausée, le vertige, l'absurde? Cette évidence: «et pourtant je suis!» On a accédé au fondement de son existence, là où l'on est seul à être dans son corps, ses émotions, son cerveau. Solitude redoutable et mystérieusement féconde, solitude proprement monastique (du grec *manas*, seul): seul devant Dieu, seul devant les autres, seul à être moi, j'ai à choisir entre la vie et la mort.

### **Condamner le suicide?**

Pendant presque 20 siècles, l'Église a massivement condamné le suicide sur la base d'un raisonnement pour le moins étrange: Dieu nous a donné la vie, Lui seul sait à quel moment Il nous l'enlèvera. Mais s'il l'a donnée, c'est un cadeau. Un cadeau que l'on reprend est-il encore un cadeau ? L'interdit sur le suicide a été énoncé notamment par saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, sans cesse réaffirmé au cours des siècles et encore dans le catéchisme catholique de 1982. L'ouvrage de G. Minois sur l'histoire du suicide en Occident<sup>7</sup> donne une idée de l'effroyable inhumanité de l'Église - et de l'État, d'ailleurs - à l'égard des familles de personnes suicidées: les corps étaient traînés, mutilés, pendus, privés de sépulture religieuse, les héritages confisqués; on survivait dans la honte et la culpabilité... On comprend pourquoi le sujet est resté tabou pendant si longtemps.

La faiblesse de l'argumentation et la violence de telles pratiques apparentées à la vengeance attestent de la peur inspirée par le suicide. E. Wiesel lui-même, pourtant rescapé d'un camp de la mort, n'a-t-il pas

---

<sup>6</sup> Soren Kierkegaard, *La Maladie à la Mort, Œuvres complètes*, 1. 16, Paris, Éd. de l'Orante, 1971, p. 176s

<sup>7</sup> Georges Minois, *Histoire du suicide. La société occidentale face à la mon volontaire*, Paris, Fayard, 1995.

condamné Job pour ses propos suicidaires: «Il ne devrait pas parler de la mort dans des termes si attachants<sup>8</sup> !» C'est que l'Église et la société sont faites d'individus qui, faute d'avoir travaillé leur pâte humaine, ont souvent refoulé leurs propres envies suicidaires et en ont donc peur. À cela s'ajoute la menace que constitue la liberté d'autrui. L'État avait besoin de soldats, l'Église de fidèles, et que devient une institution si, à tout moment, chacun peut lui échapper ainsi et définitivement? Le suicide apparaît alors comme l'antipouvoir par excellence: on voit pourquoi l'État et la société civile ont été si longtemps en parfait accord avec l'Église pour interdire le suicide.

Aujourd'hui, le déploiement des sciences humaines, conjointement à la prise en compte du sujet, nous encourage à ré-entendre dans les textes bibliques l'antique interpellation divine adressée à chaque être humain: lève-toi, choisis la vie, suis-moi! Voilà pourquoi notre questionnement ne sera pas théorique (le suicide est-il permis ?), mais nourri de l'expérience personnelle: le suicide m'est-il permis? Nous ne parlerons pas du suicide des autres (pourquoi l'ont-ils fait ? en avaient-ils le droit ?). L'expérience montre que le suicide d'un proche peut définitivement étouffer la question du «pour-quoi» de la vie à venir, mais qu'il peut aussi exacerber la recherche personnelle de sens: le suicide m'est-il permis à moi, désormais, dans la douleur qui est la mienne?

Nous ne parlerons pas du suicide des adolescents: n'ayant pas encore acquis leur structure identitaire, ils ne peuvent pas vraiment faire un choix libre; ici, seule la prévention s'impose et la remarque de V. Frankl les concerne en premier chef: «La psychiatrie doit s'assigner comme principale mission d'équiper l'homme pour qu'il soit capable de trouver du sens<sup>9</sup>.» Si les statistiques actuelles révèlent que le suicide des jeunes est celui qui augmente le plus ces dernières années, il demeure qu'« en chiffres absolus, le taux de suicide de cette tranche d'âge reste inférieur

---

<sup>8</sup> Elie Wiesel, in Josy Eisenberg et Elie Wiesel, *Job ou Dieu dans la tempête*, Paris, Fayard/Verdier, 1986, p. 116.

<sup>9</sup> Viktor Frankl, *op. cit.*, p. 7.

à celui des personnes plus âgées<sup>10</sup> ». Mais on ignore souvent que le taux de suicide augmente avec l'âge<sup>11</sup>. Si donc la question se pose à toute époque de la vie, raison de plus pour l'aborder sur le plan personnel. Et une telle approche se révèle souvent fructueuse: je peux considérer que le suicide m'est permis et... choisir la vie en connaissance de cause. Il est possible, alors, que je donne envie de vivre à d'autres: «Si lui ou elle a pu trouver malgré tout du sens à sa vie, pourquoi pas moi?»

Pour ce qui est de l'histoire, il convient de replacer l'interdit dans son contexte. Dans les premiers siècles du christianisme, on luttait contre l'influence des stoïciens et des épicuriens qui idéalisaient et glorifiaient le suicide comme étant l'acte humain le plus libre<sup>12</sup>. En outre, beaucoup de chrétiens recherchaient le martyre par souci d'imiter le Christ jusque dans sa Passion. Voilà pourquoi saint Augustin a été le premier à faire du suicide un crime exécrationnel assimilable à un homicide. Il faudra attendre le début du XXe siècle pour que l'Église introduise une exception de taille à la règle de la privation de sépulture: «sauf en cas de doute sur les motivations». Depuis le Concile Vatican II, l'assouplissement est patent: on prône de plus en plus une attitude de compréhension et de compassion; dans la pratique, on n'est plus du tout convaincu qu'il faut condamner à tout prix.

La Bible, elle, ne pose aucun interdit. De nombreux personnages expriment des pensées suicidaires, en particulier Job, Moïse, Élie, Jérémie, des auteurs de psaumes. On en parle pour raconter comment Ils s'en libèrent. Dieu écoute leur envie de mourir qui est avant tout une envie de ne plus souffrir. .. et dans «je veux mourir », Il entend «je veux

---

<sup>10</sup> Frédéric de Conninck, «Suicide et lien social: de la recherche de la compréhension à une considération éthique », in *Le suicide* (collectif), Genève/Paris/Bruxelles/Montréal/Abidjan, Presses Bibliques Universitaires, 1993, p. 60, note 26.

<sup>11</sup> Ebo Aebischer, «Le suivi. Soutien immédiat et à long terme des proches », in Hans-Balz Peter et Pascal Mosli (dir.), *Suicide. La fin d'un tabou?*, Genève, Labor et Fides, coll. «Le champ éthique », n° 41, 2003, p. 172.

<sup>12</sup> Cf.l'article de Niceto Blázquez,« La morale traditionnelle de l'Église au sujet du suicide », *Concilium*, no 199, 1985, pp. 89-101.

», je désire encore quelque chose, une qualité de vie...<sup>13</sup> La Bible relate quelques suicides ou morts apparentées à un suicide quatre, six ou neuf en tout, selon les listes<sup>14</sup> - mais ils sont présentés comme de simples faits, sans donner lieu à aucun jugement. Enfin, bien que le suicide soit fondamentalement interdit dans le judaïsme, une exception suffit à désamorcer l'absolutisation de l'interdit: il doit être prouvé qu'il y a eu intention délibérée de s'ôter la vie et que la personne était en pleine santé mentale: il suffit qu'elle ait momentanément perdu la tête pour qu'elle ne soit pas condamnée<sup>15</sup> !

Du côté de l'éthique, il n'existe aucune argumentation convaincante. Selon l'éthicienne catholique A. Pieper, interdire absolument le suicide reviendrait à obliger l'humain à vivre à tout prix, en toutes circonstances. C'est. «restreindre la liberté d'une manière moralement inadmissible<sup>16</sup> ». Or, en éthique, le bien humain suprême n'est pas la vie, mais la liberté morale - toujours limitée par la liberté des autres, il est vrai. «Le suicide est une action permise, une action qui est donc

<sup>13</sup> «Celui qui se donne la mort voudrait vivre », notait Arthur Schopenhauer, cité par Baldine Saint Girons, «Suicide », *Encyclopædia Universalis*, vol. 21, Paris, 1990, p. 781.

<sup>14</sup> Voici la liste la plus longue: Jg 9,35-54 (Abimélec); 1 Sm 31,3-5 (Saül et son porteur d'armes); 2 Sm 17,23 (Ahitophel); 1 R 16,18 (Zimri); Jg 16,27-30 (Samson); 1 M 6,42-46 (Eléazar); 2 M 14,37-46 (Razis); Mt 27;5 et Ac 1,18 (Judas).

<sup>15</sup> Cf. Hervé Landau, «Comment le judaïsme envisage-t-il la fin de vie? », 7.12.2004, site Internet juif ([www.lamed.fr](http://www.lamed.fr)). L'auteur écrit ceci: «Bien que le suicide soit fondamentalement interdit par la *halacha*, le Talmud relate nombre d'histoires dont le personnage principal se suicide, mais à l'issue desquelles une voix céleste se fait entendre pour expliquer que le suicide n'était non seulement pas répréhensible dans ce cas précis, mais que le ou les héros se sont vus ouvrir grandes les portes du «monde futur» (*Traité Ktouvot* 102a) ». Il faut noter «une certaine tolérance [ ... ] face à la perte totale du sens de la vie. n s'agit d'une forme de suicide dans lequel l'homme cherche à préserver son lien à Dieu, c'est-à-dire son lien au Sens». En définitive, « la peur de renier sa foi occupe une place particulière dans la réflexion juive sur le suicide; l'acte de suicide est quasiment validé lorsque l'être humain est voué à une déchéance/souffrance susceptible de lui faire perdre le sens de la vie, au point d'en venir à renier sa foi et son Dieu. Cette appréciation, au demeurant subjective, reste évidemment de son seul ressort.» (p. 5s.)

<sup>16</sup> Anne-Marie Pieper, «Arguments éthiques pour la permission du suicide», *Concilium*, n° 199, 1985, p. 69.

déclarée comme moralement possible - non comme moralement nécessaire ni comme moralement impossible [ ... ]. Je puis moralement mettre moi-même un terme à une vie devenue pour moi absurde, qui n'est plus digne de l'homme, mais je ne suis pas obligé moralement de le faire<sup>17</sup>.» Et le théologien protestant P. Bühler va dans le même sens: «Il est impossible d'avoir un jugement éthique radical sur l'acte du suicide<sup>18</sup>.»

Personnellement il m'arrive de m'émerveiller de ce que tant d'humains aient le courage de vivre. Psychologues, humanistes, guides spirituels en conviennent: aucun amour authentique ne peut exiger qu'autrui vive. Le judaïsme a bien pressenti cela. Luther aussi qui voyait dans la personne suicidée une victime de «la mélancolie et de l'attaque satanique contre la foi<sup>19</sup>»: il faisait la distinction entre le geste et son auteur qui, lui, n'étant pas exclu de la grâce, devait être enterré comme les autres. C'est que le Dieu biblique veut l'humain libre. Ne contraignant personne à vivre, il présente toujours la vie comme un choix.

«Contrairement à celle des animaux, la vie de l'homme n'est pas une contrainte dont il ne peut se débarrasser, affirmait le théologien protestant D. Bonhoeffer; il est libre de la vivre ou de l'anéantir<sup>20</sup>.» Et le théologien catholique H. Küng ne dit pas autre chose : en créant l'humain libre, Dieu lui donne la possibilité, voire le droit de décider du moment et de la modalité de sa propre mort. En lien avec l'expérience croyante, H.-B. Peter s'inscrit dans la même ligne: «C'est la relation avec Dieu qui vous fait sentir ce qui est permis ou interdit du point de

---

<sup>17</sup> Ibid., p. 70.

<sup>18</sup> Pierre Bühler; « Le suicide: quelle liberté? Une approche éthique », in *Le suicide. Un choix?* (collectif), *Tout comme vous*, Actes du congrès de l'ANAAP (7 décembre 1993), spécial n° 7, juillet 1994, p. 6.

<sup>19</sup> Martin Luther, «Ishreden Nr. 222», *Werk-Ausgabe*, vol. 10, p. 112, cité par Hans-Balz Peter, «La dimension éthique. Le suicide est-il éthiquement justifiable à certaines conditions?», in Hans-Balz Peter et Pascal Mosli (00.), *Suicide. La fin d'un tabou?* Genève, Labor et Fides, coll. «Le champ éthique» n° 41, 2003, p. 79.

<sup>20</sup> Dietrich Bonhoeffer, *Éthique*, rassemblé et édité par Eberhard Bethge, traduit de l'allemand par Lore Jeanneret, Genève, Labor et Fides, 1997 [1965], p. 133.

vue théologique, non pas du point de vue moral ou juridique. Dans cette perspective de la foi, il est tout à fait pensable que [ .. ] dans des cas concrets où la vie devient insupportable, Dieu puisse juger que le suicide est autorisé, voire recommandé [ ... ]. Que ce soit du point de vue chrétien, ou éthique et philosophique, il ne saurait y avoir une "condamnation à vivre"<sup>21</sup>.»

### **Vivre ou mourir, dans quel but?**

Dans la documentation sur le sujet qui nous occupe, je suis frappée par l'intérêt porté quasi exclusivement aux stratégies de prévention et postvention, donc aux aides psychologiques. On ne trouve pour ainsi dire jamais de référence à la dimension spirituelle de la question, ni de prise en compte sérieuse de l'inquiétude métaphysique, du questionnement sur le sens, comme si l'expérience de l'absurdité de la vie était en tant que telle un phénomène pathologique. C'est ainsi que la plupart des études s'intéressent essentiellement aux causes du suicide, sans chercher à l'éclairer autrement, à partir du « pour-quoi»: quelle était la finalité de ce geste? L'analyse des causes conduit toujours, tôt ou tard, au constat de l'ambivalence, du mystère qui entoure une telle décision. Raison de plus pour orienter notre réflexion vers la recherche de sens qui fait partie de toute conduite suicidaire. On a pu évaluer à 50-70 % la proportion des suicides liés à des troubles dépressifs. Non seulement il y a tous les autres, mais qui prétendra que les troubles dépressifs n'ont aucun rapport avec la recherche de sens caractéristique de toute existence humaine<sup>22</sup> ?

Certains affirment que toutes les motivations des personnes qui se suppriment se ramènent en définitive à la volonté de ne plus souffrir ou d'être délivré d'une sous-vie où l'on ne parvient pas à être soi-même. Et

---

<sup>21</sup> Hans-Balz Peter, *art. cit.*, p. 90 et 92.

<sup>22</sup> Cf. Matthias Bopp et Félix Gutzwiller, «Épidémiologie et prévention du suicide », in *Suicide. La fin d'un tabou?*, op. cit., p. 29. Voir dans le même ouvrage l'excellent texte de Hugues Poltier, «Penser la responsabilité collective à partir d'un point de vue éthique », p. 56-67: «Le lieu de la pathologie n'est pas tant l'individu que la forme du commerce entre les hommes [ ... ]. Le suicide a sa Source principale dans la pathologie de la relation.» (p. 62s.)

qui peut décider à ma place que ma vie est encore supportable? Pensons à la torture, encore pratiquée dans bien des pays, ou à certaines souffrances que personne ne parvient à soulager! C'est là-dessus que peut s'appuyer l'affirmation de la liberté fondamentale de chaque personne devant sa vie et sa mort. Une fois cela établi, le doute peut faire son chemin: nul ne sait ce dont il est capable; il arrive qu'on puisse encore là où l'on croyait ne plus pouvoir et vice versa. L'apôtre Pierre se disait prêt à accompagner Jésus en prison et jusqu'à la mort. Son reniement devait lui révéler brutalement qu'il n'en était rien. Par la suite, il avouera ne plus savoir, se croyant peut-être définitivement incapable de suivre Jésus ... et mourra pourtant martyr, selon la tradition<sup>23</sup>.

Si ma vie n'a plus de finalité, autant qu'elle prenne fin! Tel est le cri de Job, de nombreux personnages bibliques et de tous les humains qui n'en peuvent plus<sup>24</sup>. Mais dès que la finalité de ma vie me pose problème, une brèche s'ouvre vers autre chose que la situation sans issue où je tournais en faisant moi-même toutes les questions et les réponses. Car qui dit finalité dit tension, mouvement, velléité d'élan vers autre chose que soi, davantage que soi. Ce semblant d'ouverture va - si je le veux bien - me pousser à agrandir la brèche en parlant aux autres et au Tout Autre. J'acquiesce de la sorte à ce que ma vie n'en reste pas là, qu'elle me transporte éventuellement vers un inconnu bon à vivre. Je ne trouvais pas de finalité à ma vie tant que, dans la prison de ma pensée, je faisais le bilan de moi. En revanche, le compagnonnage avec des humains en quête de finalité, eux aussi, m'encourage à confronter le Maître de la vie: si Tu veux que je vive alors que je n'en peux plus, donne-m'en les moyens! Plus insupportable est la souffrance, plus forte est l'exigence et le simple fait de la formuler est une bénédiction: au nom du Dieu qui selon la Bible veut la vie bonne pour les vivants, au nom de Celui qui tient parole, que cesse cette souffrance qui détruit toute vie en moi!

---

<sup>23</sup> Cf. Jn 21,15-19.

<sup>24</sup> «Là (dans la mort) reposent ceux qui n'en peuvent plus », littéralement, «les fatigués de pouvoir. » (Jb 3,17)



Mais quand cessent la souffrance et le mal-être, la question descend plus profond encore: pourquoi vivre, pour... quoi? Si je choisis de continuer à vivre, c'est que je pressens un «plus» en moi, une potentialité de sens, un courant qui va quelque part, m'entraînant constamment au-delà de cette «animalité» que je partage avec tous les êtres vivants. On trouve l'expression symbolique de cela en On 2,7 : «Le Seigneur Dieu forme la créature terrestre (l'adam) poussière de la terre. Il insuffle en ses narines une haleine de Vie». L'humain est créé poussière animée du souffle divin. Or, dans le texte hébreu, le mot «vie» est un pluriel d'intensité qu'on pourrait rendre par «vivants» : «une haleine de vivants». Ainsi, le Souffle divin met de l'infiniment pluriel en tout être humain; chacun est traversé par d'innombrables souffles dont l'origine relève du mystère divin et qu'il ne maîtrisera donc jamais - toute une vie insaisissable qui l'oriente vers les autres vivants dès sa naissance.

En Genèse 3,17, Dieu met des mots sur la disparition du sens de la vie et le ton est celui du simple constat: «Parce que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais donné ordre pour dire "tu ne mangeras pas de lui", maudite la terre à cause de toi / à travers toi! » L'arbre en question était celui de «la connaissance du Bien et du Mal» ou «du Bonheur et du Malheur », et pour certains exégètes l'expression désigne la connaissance de la totalité du réel. Ainsi, dès que je crois avoir fait le tour de la vie - la «connaître» au point de décider qu'elle n'a absolument plus rien à m'apporter - je m'enferme effectivement dans cet arbre et ma vie n'a plus aucun sens, puisque je n'en attends plus rien. C'est moi qui la «mau-dis », qui dis du mal d'elle!

Un sens à la vie est à nouveau proposé en Genèse 3,23 ; l'humain vivra «pour servir la terre de laquelle il fut pris », comme en écho à Genèse 2,15 : «Le Seigneur Dieu prend la créature terrestre (l'adam) et la pose dans le jardin d'Éden pour LA servir et LA garder»; dans les deux cas, il s'agit du féminin, donc de la «poussière de la terre

(adamah<sup>25</sup> », infiniment précieuse, puisque cette «chair» - pâte humaine engloutie dans une vie absurde - demeure néanmoins animée du souffle divin, libre de la liberté divine malgré la douleur et la sueur, les épines et les ronces de la condition humaine. Ainsi, si je continue de vivre, c'est «pour servir et garder» ce qui en moi est plus que moi, ce qui dans ma vie déborde de ma connaissance de la vie: j'accorderai autant d'importance à mes limites humaines, ma vulnérabilité, ma mortalité qu'à ce souffle libre qui me parle de mon origine divine... et prendre soin des deux donnera un sens - une direction et une signification - à ma vie.

Le récit de la Genèse n'est pas clos. Il place chaque lecteur devant un choix radical quant à la finalité de sa vie: ou bien je ne suis que «poussière retournant à la poussière<sup>26</sup>», la vie n'est rien d'autre parce que je reste dans le connu; ou bien je suis poussière et en même temps je me reconnais animé-e d'un Souffle libre qui me conduit quelque part, mais qui lui-même demeure inconnaissable, imprévisible, irrépressible... et j'accepte de ne pas tout connaître de la vie, de l'avenir, de moi-même et des autres. Le héros d'un petit livre de Dostoïevski, *Le rêve d'un homme ridicule*, l'exprime avec clarté: «La conscience de la vie est supérieure à la vie, la connaissance des lois du bonheur, supérieure au bonheur", voilà ce qu'il faut combattre<sup>27</sup> ! »

Le choix demeure en toutes circonstances, même après le meurtre d'Abel, dans lequel on peut voir un geste suicidaire de la part de Caïn, car dans la Bible comme dans l'expérience éclairée par la psychologie, tuer autrui, c'est d'une certaine manière se tuer aussi soi-même! Caïn se dit désormais «instable et sans foyer sur la Terre» (Gn 4,14), comme la poussière qui, n'étant que poussière, s'envole et retourne à la poussière... Que va-t-il faire de sa vie? A-t-elle encore un sens? Comme Adam et

---

<sup>25</sup> Pour plus de détails, voir Lytta Basset, *Le pardon originel*, Genève, Labor et Fides, 2005 [1994] ou *Guérir du malheur*; Paris, Albin Michel, 1999, la troisième partie intitulée «Le fantasme de la connaissance du Bien et du Mal », p.251-351.

<sup>26</sup> Gn 3,19.

<sup>27</sup> Fiodor Dostoïevski, *Le rêve d'un homme ridicule*, Arles, Actes Sud, 1993, p. 58.

Ève, il peut se croire maudit. Mais Dieu en appelle à sa «responsabilité» en sollicitant sa «réponse» : va-t-il décider que c'est Dieu qui désormais le maudit. .. et se suicider? Ou bien va-t-il entendre qu'après avoir mis des mots justes sur sa situation, Dieu lui donne Sa protection pour qu'il puisse vivre quand même? «Le Seigneur met un signe à Caïn pour que quiconque le trouverait ne le frappe pas<sup>28</sup> »... et encore moins ne le tue, comme le craignait Caïn! La nature de ce « signe» protecteur n'étant pas précisée, il y a lieu de penser qu'il relève de l'Invisible et qu'il est donc à croire. Caïn va-t-il faire confiance à Dieu, croire qu'il lui est permis de vivre, qu'il peut ne pas rester «caché de Sa face<sup>29</sup> », et choisir de retrouver la relation avec Lui ? Dès le début de la Bible, dès le premier meurtre, et donc en toutes circonstances, il est permis à l'humain de croire que la vie ne mène à rien... ou qu'elle peut mener à une Vie dont il n'a pas lui-même la clé - pour autant qu'il cesse de la maudire.

### **Il est permis de vivre**

En amont de l'expérience d'absurdité de la vie, on trouve assez souvent un interdit de vivre hérité de la génération précédente: il y a déjà eu un suicide ou un malheur ayant provoqué la mort d'un proche ou un traumatisme ayant rendu plus ou moins mutique un père ou une mère ... Rien ne transparaît, mais on grandit à l'ombre du désespoir sans mots de la personne de référence et il faudra bien des prises de conscience pour mettre au grand jour l'interdit de vivre qu'on portait au plus profond de soi. La question essentielle est celle que Dieu adresse à l'adulte responsable en Deutéronome 30,19b: «Je vous ai rendus témoins aujourd'hui des cieux et de la Terre en vous. J'ai donné devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Et tu as choisi / tu choisis la vie afin que tu vives, toi et ta descendance, pour aimer le Seigneur ton Dieu, pour écouter sa voix et pour t'attacher à Lui. »

On ne peut pas mieux dire la liberté: «Dieu n'est véritablement à

---

<sup>28</sup> Gn 4,15.

<sup>29</sup> Dieu ne refusant jamais le face à face, c'est le vécu de *Caïn* qui me semble s'exprimer ici: «De Ta face je suis/serai caché, instable et sans foyer sur la Terre» (v. 14).

l'œuvre que dans la liberté<sup>30</sup> », écrit le théologien orthodoxe K. Ware. Personne n'a demandé à naître. Mais chacun est invité à choisir s'il veut renaître. Vais-je accepter ma vie comme un cadeau ou la refuser parce que c'est un cadeau empoisonné? Sans doute les humains ont-ils à relayer cette liberté que Dieu reconnaît à chacun. Oser placer autrui devant ce choix éminemment personnel: «Tu ne me dois rien. Quel que soit mon amour pour toi, ce choix essentiel t'appartient et quelle que soit ta décision, je la respecterai: cela doit se passer entre toi et Celui qui t'appelle à la Vie.» Oser affirmer cela... et assumer ce qui arrivera, consentir à se laisser déposséder de toute maîtrise sur le choix d'autrui. Suggérer, néanmoins, qu'on peut s'approprier sa pleine liberté humaine en ne se supprimant pas.

À l'opposé d'un impératif contraignant (« choisis la vie! »), la parole biblique se dit, étonnamment, au mode accompli<sup>31</sup> : au fond de toi, à ton insu peut-être, Je vois que «tu as (déjà) choisi», que «tu choisis» de bénir la vie. Elle est inscrite «en toi », la vie, quelles que soient les destructions que tu as subies. Et ce qui est «devant toi », c'est la capacité de bénir et de maudire - «la bénédiction et la malé-diction» -, de dire du bien de la vie et des vivants, ou de les maudire et, en les maudissant, de les rendre inexistants. À nouveau, «la vie» - un pluriel d'intensité - pourrait se traduire par «les vivants ». L'hébreu étant allergique aux concepts abstraits, choisir la vie revient en fait à choisir les vivants. On comprend alors pourquoi un tel choix implique la descendance: je peux décider de rester en vie par compassion pour mes enfants... mais aussi pour des personnes plus «petites », plus vulnérables, qui sont dépendantes de moi - pour ne pas les entraîner, par ma mort, sur un chemin de mort.

Littéralement, «tu choisis la vie» se dit «tu choisis dans la vie », détail grammatical qui vaut son pesant d'or: quel que soit mon chemin,

---

<sup>30</sup> Kallistos Ware, *L'île au-delà du monde*, Paris, Cerf, coll. «Le Sel de la Terre »,2005, p. 81.

<sup>31</sup> La plupart des traductions transforment le verbe accompli (passé présent) en un impératif: «Choisis la vie! »

il s'inscrit à l'intérieur d'une Vie omniprésente, plus vaste et immaîtrisable que tous mes savoirs, mes prévisions et mes fermetures. Choisir de continuer à vivre malgré tout, c'est me placer «dans (le courant de) la vie», me laisser déplacer, porter, entraîner vers... quelqu'un: «Tu choisis la vie afin que tu vives, toi et ta descendance, pour aimer le Seigneur ton Dieu, pour écouter sa voix et pour t'attacher à lui ». Lourde insistance sur l'orientation: c'est la recherche du lien qui compte! S'orienter vers l'autre et le Tout Autre va donner un sens à la vie. On a changé de registre. En acceptant de ne pas tout connaître de la vie, en admettant qu'on ne sait pas ce qu'elle peut (encore) apporter, on lui laisse une chance: on laisse une chance aux vivants, donc, en définitive, au Vivant!

### **Ce qui peut aider à choisir la vie**

On ne part jamais de zéro quand on choisit de vivre malgré tout. En chaque être humain, il y a déjà, symboliquement, de «l'haleine des vivants»: l'Autre, les autres l'habitent plus qu'il ne le sait. Cela lui sera progressivement révélé pour autant que, persistant dans son choix de vie, il mette en pratique ce qui peut l'être.

#### *Les aides affectives*

Ce sont souvent les autres de jadis qui ont rendu la vie actuelle absurde. Choisir de vivre quand même, c'est alors accepter leur opacité, le mystère insondable de leur comportement. .. et choisir de respecter le oui inconditionnel de Dieu sur leur être profond, ce qui signifie choisir la bénédiction que Dieu a« mise devant moi ». En me familiarisant ainsi avec le oui divin sur tous les autres, les malfaisants comme ceux pour qui la vie est pleine de sens - «tant mieux pour eux!» - j'entre en contact avec le oui divin sur mon être, la bénédiction que je prononce me retombe dessus!

Quoi qu'il arrive, je choisis de me tourner vers l'autre: même au milieu d'une vie absurde, ce moment présent m'est donné, j'ai la liberté d'en faire quelque chose et je décide de m'intéresser à autrui. Rien

d'autre n'est peut-être à ma portée, mais je me découvre pleinement responsable de cela: «J'ai vu le sens de ma vie en aidant les autres à voir un sens dans leur propre vie<sup>32</sup> », écrivait V. Frankl. Ce faisant, je refuse de me replier sur moi-même et de cultiver l'idée que je suis maudit-e: sans le savoir, autrui m'entraîne à «choisir les vivants », donc la vie!

Chercher un témoin de ce que je traverse et deviens, n'est-ce pas déjà avoir choisi la vie? À ce semblable, je dirai la disparition du sens, et lui me dira en retour combien il lui importe de me voir répondre de cette vie dont le sens a disparu. Devant ce semblable et aux côtés de Job, je resterai solidaire de mon expérience, de mon être en perte de consistance, de l'impuissance qui me broie: je ne renierai rien de ce qui appartient à mon humaine condition, même si c'est là l'unique fidélité qui me reste. Avec ce semblable j'oserai faire mémoire de tout ce que je porte en moi qui me parasite et produit du mortifère: qui sait, j'ai peut-être perdu le sens de ma vie parce que j'avais perdu la mémoire de mon histoire? Avec le soutien de ce semblable, ou d'un autre, je parviendrai à regarder en face ce qui me fait mal au point de détruire le sens de ma vie: je le regarderai jusqu'à lui faire baisser les yeux !

### *Les aides réflexives*

Choisir la vie en toute lucidité, c'est aussi orienter autrement le cours de ses pensées. Une réflexion consciente, une vigilance de l'intelligence me permettront d'abandonner les lectures unilatérales de ma vie: «J'ai toujours tout raté », «ce que je fais ne compte jamais », «ce sera comme cela a toujours été », etc. Je ne dispose peut-être que d'une partie des pièces du puzzle de mon histoire, mais en entreprenant de reconstituer l'ensemble, y compris avec les zones laissées dans l'ombre, je choisis déjà la vie: je m'aperçois peu à peu que la lecture de ma vie était monolithique. « Aujourd'hui [.. ] je pensais que douleur et joie font partie, elles aussi, de la polyphonie de toute la vie et peuvent coexister l'une à côté de l'autre, indépendantes, écrivait D. Bonhoeffer. [ ... ] La vie n'est pas repoussée dans une dimension unique mais reste à

---

<sup>32</sup> Viktor Frankl, *op. cit.*, p. 147.

plusieurs dimensions, polyphonique. Quelle libération de pouvoir penser et de maintenir par la pensée cette pluralité de dimensions<sup>33</sup> ! »

En faisant mémoire de tout ce qui m'est arrivé, je commence à admettre qu'auparavant, ne serait-ce que de temps en temps, ma vie a eu du sens. Le choix de vivre s'accompagne ainsi d'une sorte d'honnêteté intellectuelle: je reconnais que la vie ne se réduit pas à ce qui m'est systématiquement refusé; qu'elle a l'art de désorienter ma logique - une journée, une soirée, une heure riche de sens vient parfois me combler, s'immisçant, contre tout calcul, dans une existence que j'estimais absurde. En réfléchissant à certains textes bibliques, je reconnais qu'il ne m'est pas demandé de juger de la valeur ultime de la vie, mais, beaucoup plus modestement, de choisir au jour le jour l'orientation que je désire lui donner.

C'est ainsi que le philosophe Jean Grondin opte pour un renoncement à «sauver» ou à construire soi-même le sens de sa vie: «C'est que le sens est d'abord le sens qui nous emporte, qui nous entraîne et qui nous conduit quelque part: le sens du vent ou de la plante qui pousse toute seule n'est pas construit par l'esprit, pas plus que ne l'est le sens d'un soupir lorsqu'il s'échappe de l'âme humaine [...]. "Donner" un sens à notre vie? - comme si elle n'était qu'une espèce de matière brute, dépourvue de signification, avant cette injection de sens [ ...]. On ne se retrouve jamais face à sa propre vie tel un boulanger devant sa pâte à moudre. Non, nous "y" sommes, dans cette vie, qui nous emporte et qui nous porte<sup>34</sup>. »

### *Les aides spirituelles*

Dans la traversée du désert au cours de laquelle on choisit de vivre malgré tout, la vie spirituelle est parfois si étiolée que la seule marge de

---

<sup>33</sup> Dietrich Bonhoeffer, *Résistance et soumission, lettres et notes de captivité*, traduit de l'allemand par Bernard Lauret, avec la collaboration de Henry Mottu, Genève, Labor et Fides, 2006, p. 360 et 367.

<sup>34</sup> Jean Grondin, *Du sens de la vie*, Montréal, Bellarmin, 2003, p. 45 et 67.

liberté se trouve du côté du discernement: être attentif à ces petits signes - les «clins Dieu» comme on dit - par lesquels la Vie s'ingénie à détruire l'absurde qui m'étouffe. Il faut vouloir voir ces signes pour les remarquer: quand je m'y attends, là aussi je laisse à la vie, au Vivant, une chance de m'atteindre. Mais le sentiment d'échec spirituel peut être tel que plus rien ne me parle de rien: que fait Dieu? Veut-Il que je vive, oui ou non? Alors pourquoi me laisse-t-Il mourir? Il m'est peut-être demandé d'écouter ce silence particulier où Dieu est à l'affût de mon oui authentique à la vie...

On peut s'inspirer de Job, qui a affronté ce type de silence. Comment est-il parvenu à choisir la vie? Il le dit en 42,6: en «rejetant »... En rejetant quoi? Le texte ne le dit pas - à chacun de nommer ce qui mine sa vie, de se débarrasser de ces pensées-paroles mortifères qui l'empêchent de bénir la vie! Et puis, Job a accepté de ne pas savoir: «J'ai fait connaître - mais je ne (les) comprends / comprendrai pas des choses qui me dépassent et que je ne sais / saurai pas» (42,3). Il a choisi la vie en se fiant à Celui qui est la vie. C'est comme s'il Lui avait dit: «Je sais que Tu sais, et cela me suffit pour décider de vivre.» Et aussitôt il s'est trouvé en lien avec quelqu'un, visité, réorienté vers le Sens: «Je rejette... et je suis consolé (sous-entendu par Dieu) sur la poussière et sur la cendre» (42,6). Il était en morceaux, comme la poussière et la cendre, mais symboliquement il se tenait désormais dessus, ayant repris pied dans la vie.

Nombreux sont ceux qui refusent l'idée de choix, soit parce qu'ils doutent de leur propre liberté, soit parce que bien souvent ils croient savoir qu'autrui n'a pas le choix: «Il ou elle n'y peut rien. C'est l'hérédité, l'absence de volonté, la psychogénéalogie, le déséquilibre psychologique, etc. » Certains êtres seraient tellement déterminés par ce qui leur est arrivé, ce dont ils ont hérité et ce dont ils sont faits, que la parole biblique ne leur serait en aucun cas destinée. Il arrive qu'on le dise aussi après un suicide: «Il ou elle n'a pas eu le choix.» Le risque, alors, est d'en arriver à déresponsabiliser tout le monde: car où s'arrêter? Selon quels critères décidera-t-on que quelqu'un a le choix ou ne l'a



pas?

La pensée hébraïque, elle, n'a que faire d'une liberté théorique, abstraite. Elle pose la question dans le concret de chaque existence individuelle: «Aujourd'hui, maintenant, en cet instant, que choisis-tu? Avec tout ce que tu portes en toi qui t'a façonné jusqu'ici, que décides-tu pour ce moment présent qui t'est donné?» Et la question se pose chaque jour à chacun-e, à moi, à toi. .. La Bible ne cherche pas à savoir si l'être humain est libre, dans l'absolu, de choisir entre la vie et la mort, car il faudrait être Dieu pour répondre à une telle question. La Bible voit en tout humain un sujet parlant, un «je» à qui le Je divin adresse la parole: «Quels que soient tes conditionnements, tu auras toujours "devant toi la bénédiction et la malé-diction" et Je reste à l'affût de la réponse que tu choisiras à chaque heure de ton existence!»

Sitôt qu'on renonce à l'idée d'une liberté absolue, on s'aperçoit que le choix de vivre s'entretient au quotidien. Il n'est jamais acquis une fois pour toutes. C'est donc aussi en ce sens que l'humain se fait « veilleur». Mais une liberté aussi précaire s'accorde à merveille avec l'éloge évangélique de la petitesse: Jésus ne parle-t-il pas fréquemment de semences, de graines de moutarde, de «tout-petits», de grains de sel? On peut inscrire le choix de vivre dans ce dynamisme-là: la moindre concrétisation, même ponctuelle, provisoirement unique, d'une décision de vivre-malgré-tout représente une avancée certaine en direction de la Vie. On peut n'avoir bougé que d'un centimètre, il n'empêche qu'on est déjà dans la bonne orientation.

Voilà de quoi éclairer la formulation étrangement binaire de la parole biblique: «J'ai donné devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malé-diction.» C'est qu'on se trouve là devant un choix radical: il n'existe pas d'entre deux, soit on se dirige vers la vie, donc vers la vie relationnelle, soit on se dirige vers la mort, donc vers l'abolition de tout lien. On peut objecter qu'une bonne maturation psychique et spirituelle suppose le renoncement au «tout ou rien». Mais c'est autre chose qui se dit dans le texte: le Dieu biblique différencie de manière radicale la vie

et la mort afin d'éradiquer toute confusion possible, car aucun compromis n'est possible entre la vie et la mort. Aussi minime soit-il, mon choix m'oriente déjà sur le chemin qui mène aux vivants à la Vie... ou sur l'autre chemin. Voilà pourquoi le mystère demeure concernant le suicide: on peut se supprimer précisément parce qu'on a choisi la Vie<sup>35</sup> - «Si au Sheol (au séjour des morts) je me couche, Te voici!» (Ps 139,8).

Source : *Revue internationale de théologie et de spiritualité* - La chair et le souffle. Pourquoi vivre ?



## **Mgr Weakland et Jean-Paul II**

Petit américain pauvre, entré à l'âge de 18 ans dans l'abbaye bénédictine de St Vincent (Pennsylvanie, USA), Rembert Weakland est élu abbé à 35 ans. Cinq ans plus tard, il est élu par ses pairs à la tête de l'Ordre bénédictin, Primat résidant à Rome (où j'ai vécu à ses côtés pendant presque 5 ans).

A 50 ans, il est nommé par Paul VI, dont il est l'ami, Archevêque de Milwaukee USA. Pendant 25 ans, il tiendra à ce poste une place considérable dans l'Église de son pays et dans l'Église universelle - qu'il connaît parfaitement pour avoir longuement voyagé sur les cinq continents, et côtoyé de près toutes les cultures du globe.

---

<sup>35</sup> «C'est comme si la mort soudain promettait plus que la vie. Elle devient une sorte de chemin d'espérance », note Pierre Bühler dans «Le suicide - souffrance et liberté. Une réflexion éthique et théologique », in J. RutgersCardis (dir.), *Suicide: liens sociaux et recherche de sens*, Genève, Labor et Fides, 2006, p. 128s.

Cet homme exceptionnel, pianiste et fin musicologue, parlant plusieurs langues, d'une immense érudition religieuse, philosophique, littéraire et historique, vient de publier son autobiographie, *A Pilgrim in a Pilgrim Church*. Un témoignage, bouleversant par son authenticité, sur la crise de l'Église catholique (et, à travers elle, de l'Occident) dont il raconte les péripéties, vécues au jour le jour, depuis son diocèse américain.

Après Vatican II qui dessinait les contours d'une Église rénovée, Mgr Weakland a connu la reprise en mains par la Curie vaticane et le pape polonais. Il trace un portrait incisif de Jean-Paul II, dont le long pontificat coïncida avec son ministère d'archevêque américain.

À 82 ans, cet homme qui fut mon père Abbé, dont j'ai tant reçu, n'a plus ni ambitions, ni rancœurs - plus rien à gagner et plus rien à perdre.

Son livre crie une vérité rare. En voici quelques extraits, traduits par mes soins.

**Michel Benoit : <http://michelbenoit17.over-blog.com/>**

«Ma première réaction à l'élection du Cardinal Wojtyla fut enthousiaste. Pour l'avoir souvent rencontré quand j'étais Primat des Bénédictins, je le tenais en haute estime. [...] Jamais je n'ai perdu mon admiration pour ses talents et ses dons, même si - au fil des ans - j'ai trouvé que son style et sa façon de diriger une Église d'un milliard d'êtres humains était oppressive, et beaucoup trop centrée sur sa propre personne. Les années passant, j'étais de plus en plus déçu : les espoirs que je nourrissais au début de son pontificat ont tous été trahis.»

## **I. Un pape à deux visages**

«De toute évidence, c'était un très saint homme. Il possédait toutes les capacités d'un leader mondial. Dans un univers où l'Église catholique perdait de plus en plus sa signification, il a creusé une niche où il a pu faire preuve de son magnétisme personnel et de sa forte volonté : en ce moment précis de l'Histoire, son élection venait à point nommé. Il comprenait le communisme et savait comment le combattre. [...]

Il a développé le message social du catholicisme : sa critique du capitalisme marquera son héritage. Mais il n'a pas su étendre cette doctrine sociale à un monde interculturel et globalisé, entrevu par son prédécesseur Jean XXIII.

Son soutien de l'**œcuménisme** et du dialogue interreligieux était sincère : à la suite de Vatican II, il a voulu cicatriser les plaies nées de la Réforme et du schisme avec l'Orient. Dans ce dialogue, il laissait de côté nombre de points non-résolus, continuant malgré tout à avancer vers une certaine forme d'unité : par exemple, dans son dialogue avec l'Église Orthodoxe, il n'a jamais abordé les questions du remariage ou de la contraception, sur lesquelles il maintenait une position très stricte à l'intérieur de l'Église catholique.

En reconnaissant l'antériorité de l'Alliance entre Dieu et le peuple juif, il faisait un pas vers le judaïsme; mais dans cette démarche, il mettait entre parenthèses la position catholique, selon laquelle le salut vient par Jésus-Christ.

Avec une énergie incroyable, il a affirmé que l'Église devait s'ouvrir aux diverses cultures du monde. Il a nommé de nombreux évêques «indigènes». Dans ses nombreux voyages, il semblait admettre le besoin pour l'Église d'incorporer toutes les cultures, notamment dans leurs expressions liturgiques. De cela, nous devons lui être reconnaissants.

Mais il n'a jamais donné aux Églises de ces peuples la liberté complète d'intégrer leurs cultures locales, parce que cela les aurait conduites à un clergé marié et à d'autres changements dans la discipline catholique.»

## II. La face cachée d'un pape

«Tout bien réfléchi, les aspects **négatifs** de son pontificat l'emportent sur ses aspects **positifs**. J'ai admiré sa façon de faire face à la menace **communiste**, mais il n'a jamais déployé la même énergie pour lutter contre les **dictatures** de droite, spécialement en Amérique Centrale et du Sud. J'ai souvent entendu des évêques de ces pays se plaindre que le seul endroit où l'Église était autorisée à affronter l'injustice politique, c'était la Pologne.

En Amérique Latine, la question du **mariage des prêtres** a bloqué toute possibilité de prendre en compte les besoins d'une immense population catholique, laissant le champ libre aux Églises pentecôtistes et évangéliques américaines, plus ouvertes aux laïcs.

Mon espoir d'un **renouveau** de la **recherche théologique** et **philosophique** a été cruellement déçu. Au contraire, les tensions entre les théologiens et le pape n'ont cessé de croître. Il fut vite évident que seuls certains théologiens avaient la cote, ceux qui soutenaient le point de vue particulièrement **étroit** qui était le sien : les autres étaient réduits au silence. Aux Synodes des évêques, seuls pouvaient prendre la parole des théologiens qui ne s'opposeraient jamais à sa pensée. Le dialogue était acceptable à l'extérieur de l'Église : **jamais à l'intérieur**.

Une autre immense déception a été sa conception et son approche de la **sexualité humaine**. Beaucoup diront que ses points de vue dataient de l'époque victorienne. Pourtant, on était surpris de constater la fréquence de ses allusions à la sexualité. En fait, pendant son pontificat de nombreux laïcs ont dit à quel point ils en avaient assez d'entendre sans cesse parler de sexe et de problèmes sexuels, du haut de la chaire de Pierre et venant d'un célibataire. Parce que son idée de la sexualité ressemblait à un courant souterrain qui apparaît ou disparaît à la demande, il n'a jamais touché les **cœurs** de ceux pour qui la vie et la psychologie humaines sont plus complexes qu'il ne le disait, et la sexualité plus ambiguë.

Mais l'aspect négatif le plus sérieux de son pontificat a été sa tendance constante à la **centralisation**, et sa **méfiance** envers le reste de l'Église. En paroles, il n'a jamais renié le rôle collégial des évêques : mais dans les **faits**, son style nous a ramenés aux temps de Pie IX [dogme de l'infailibilité pontificale, 1870 - NDT]: il conférait une importance exagérée à la **personne** et à l'enseignement du **pape**, à l'exclusion de pratiquement toute idée autre que les siennes.

Dans les faits, la réception de chacune de ses paroles comme doctrine officielle de l'Église a créé une atmosphère **contraire** à la Tradition catholique des siècles passés. Les degrés de certitude que la Tradition attribue à chaque doctrine ont sombré dans l'oubli : avec la publication du *Catéchisme de l'Église catholique*, tout a été **uniformisé** dans un enseignement officiel unique. J'ai souvent relevé une tendance, au Vatican, à appeler «**idéologique**» toute conception **contraire** à celle du pape. Ce terme a servi à stigmatiser les éventuelles oppositions au Magistère central.

Dans son administration, Jean-Paul II a particulièrement favorisé le rôle des **cardinaux** : bien que ce soit étranger aussi bien à l'Écriture qu'à la Tradition, il a donné à leur petit groupe le pas sur **l'ensemble** du Collège des évêques, portant ainsi gravement atteinte au principe de la **collégialité**. Souvent, quand la Conférence des évêques des USA se trouvait dans une impasse face à l'administration vaticane, les cardinaux américains étaient convoqués à Rome, et eux seuls étaient écoutés. Je crains que le pape n'ait jamais compris à quel point il était étonnant et incongru de conférer le chapeau de cardinal à ceux qui étaient en accord avec ses positions, et ensuite de les prendre pour **uniques** conseillers ! Ce faisant, il s'interdisait d'entendre des points de vue différents, qui auraient pu lui être utiles ainsi qu'à l'Église universelle.

Et j'ai été déçu que le pape et son administration ne fondent pas leurs décisions sur une **recherche** approfondie. [...] J'ai toujours eu l'impression qu'on donnait plus de poids à des missives réaffirmant les **idées préconçues**, plutôt qu'à des **études** sociologiques valables. Je

n'ai cessé de constater que ses décisions et celles de ses collaborateurs étaient prises de façon anecdotique, d'après des rumeurs, des lettres, des plaintes et des articles de presse - le tout, non vérifié. [...]

J'ai été déçu que le pape Jean-Paul II ne sache pas faire la part des choses entre les **dévotions** privées et l'essence de la vie spirituelle de l'Église, qui est la Bible et les sacrements. Paul VI avait toujours pris garde de ne pas **imposer** à l'Église universelle sa dévotion intime et sa sensibilité personnelle : Jean-Paul II n'a pas eu ce scrupule.

Ses **nominations** aux postes de responsabilité ont toujours constitué pour moi un mystère. Certains des promus étaient de toute évidence les meilleurs, mais d'autres étaient visiblement et pitoyablement **incompétents**. La motivation de son choix était claire : il exigeait une **loyauté** absolue à sa personne et à ses prises de position sur les sujets importants. Une des faiblesses les plus flagrantes de son pontificat fut le **carriérisme** qu'il engendra. Inutile d'être un génie comme Machiavel pour écrire un *Manuel de l'Avancement* sous ce pontificat : les qualités de *leadership* étaient secondaires, la loyauté seule comptait. Comme il déléguait de plus en plus de responsabilités à l'administration vaticane, il a créé une **barrière** de plus en plus infranchissable (et insupportable) entre lui et les évêques locaux.

Je me suis toujours interrogé sur la **solidité** des fondements théologiques et philosophiques de ses écrits et allocutions. Il semble s'appuyer sur les Écritures, mais utilise la Bible comme une béquille pour ses longs discours, qui allaient bien au-delà du sens des textes. Je n'ai jamais compris quelles étaient les racines phénoménologiques de son enseignement - si toutefois phénoménologie il y avait.

Ce qui m'a le plus surpris fut son **intolérance** face à des façons de voir opposées aux siennes, spécialement face aux théologiens : la vigueur avec laquelle il a réagi pour les supprimer l'un après l'autre, et le secret employé pour ces procédures d'élimination. [...] J'avais espéré qu'ayant vécu sous les régimes Nazi et Communiste, il serait plus sensible à la justice, et à la nécessité de procès **ouverts** et

**transparents**, même dans les domaines du discours théologique. Pour les évêques, il prenait souvent les décisions lui-même, sans jamais discuter directement du problème avec l'évêque concerné.

Contrairement à Jean XXIII, le pape Jean-Paul II n'a pas réussi à discerner les **signes des temps**. Pour le pape Jean, l'un des signes de notre temps était l'aspiration de tous les peuples à pouvoir dire leur mot sur les décisions qui concernaient leurs existences. Jean-Paul II ne nourrissait que des **crain**tes envers le processus démocratique, et c'est tardivement qu'il accepta (à reculons) que la démocratie puisse être la meilleure forme de gouvernement civil. Pour lui, la démocratie était faible, indécise, compromise par le désir de plaire à la majorité : elle n'avait **pas sa place** dans l'Église - même si son élection, à lui, avait été démocratique. Son modèle de papauté était celui de la **monarchie** éclairée - récompensant ses fidèles, et réduisant au silence toute voix divergeant de l'unité, telle qu'il l'avait définie.

Il n'a pas su lire les signes des temps, spécialement les ouvertures de Vatican II vers un gouvernement plus participatif à tous les niveaux de la vie de l'Église. Discerner l'action de l'Esprit dans l'Église en tant **qu'ensemble** ? Cela n'était pas inscrit sur son agenda. Dans la période qui a suivi le Concile Vatican II, cet échec est sans doute la plus grave des **occasions manquées**.»

Mgr Rembert Weakland, OSB, Archbishop of Milwaukee.





### *Section 3*

# Spiritualité Spiritualité

## **Spiritualité d'engendrement et praxis pastorale**

Pierrette Daviau

La résurgence du religieux et particulièrement la montée du spirituel questionnent la pastorale tout autant que la théologie. La spiritualité aurait-elle échappé à la pastorale? Cette dernière se serait-elle trop concentrée sur la transmission des contenus de foi, sur la seule initiation sacramentelle sans se préoccuper suffisamment de la Vie spirituelle? En effet, on perçoit souvent le catholicisme comme une religion loin de la vie des gens, insensible à leurs préoccupations quotidiennes et à leur évolution morale. Le catholicisme est actuellement vu par plusieurs de nos contemporains comme une religion froide, triste, légaliste, normative. Si, d'une part, le Concile Vatican a été source de créativité, invitation pressante au renouvellement à tous les niveaux, il a d'autre part ébranlé bien des sécurités et des bases qu'on croyait définitives et même éternelles. Le rejet quasi systématique de l'héritage de chrétienté par les sociétés occidentales ne laissait pourtant pas présager l'émergence actuelle de tant de groupes religieux et, encore moins, ces dernières années, cet engouement pour le spirituel. Du cœur de notre modernité séculière surgissent avec acuité des questions spirituelles

profondes, une quête aiguë de sens, des recherches pour une vie spirituelle toujours plus signifiante, des récits émouvants «d'expériences de Dieu».

Ce paysage de contexte spirituel en mutation de ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, lié à l'abandon de la pratique religieuse, à la crise fondamentale et majeure de la crédibilité envers l'Église catholique et le christianisme, présente de sérieux défis aux agentes et agents de pastorale. Ces nouvelles réalités, tout en leur offrant la chance de façonner un nouveau type d'homme et de femme, de nouveaux modes de vie, les invitent «à favoriser une actualisation inédite du message chrétien». Avant de tenter de renouveler la langue de bois du discours ecclésial et théologique, avant même de repenser les moyens de réanimer leurs paroisses, les agents et agentes d'une pastorale d'engendrement n'ont-ils pas d'abord besoin de revivifier leur propre vie spirituelle pour bien nourrir la foi des baptisés à qui ils sont envoyés?

Quelle spiritualité développer pour une telle pastorale? Question complexe s'il en est une. Comment s'orienter et se retrouver dans la multiplicité des courants de sagesse spirituels, mystiques, acétiques, laïques de tout acabit, les uns comme les autres, tous prometteurs de vie, de contacts avec le divin, de convivialité retrouvée? Chaque personne, un jour ou l'autre, se demande comment vivre sa relation avec le sacré, comment réaliser la pleine harmonie avec soi-même, les autres, le monde. Chaque chrétien désire entrer en contact avec le Dieu tout proche et tout autre de l'Évangile et cherche comment il pourrait vivre une communion réelle avec l'Eglise de Jésus-Christ.

Dans ce contexte de questionnement et de changement, quelle spiritualité pour une pastorale d'engendrement, pour une pastorale axée sur l'appropriation de la Bonne Nouvelle de l'Évangile? Une pastorale qui «choisit la vie et le bonheur et non la mort et le malheur [ ... ] «Choisis donc la vie pour que vous viviez, toi et ta descendance, en aimant le Seigneur, en écoutant sa voix, en vous attachant à Lui» (Dt 30,15 et 20) invite à développer une spiritualité d'abord axée sur la vie en soi et chez l'autre.

Dans la perspective d'une praxis pastorale d'ouverture, de libération et de créativité, nous poserons quelques jalons pour expérimenter une spiritualité d'engendrement. Nous proposerons, comme conditions de transformation spirituelle, la nécessité de construire sa propre identité et de vivre son expérience personnelle du divin. Puis, nous regarderons deux autres composantes d'une spiritualité axée sur l'engendrement de la vie: la qualité des relations et l'appel à un engagement à couleur d'Évangile.

### **Que serait une spiritualité d'engendrement de la vie?**

Il n'est pas facile d'en parler, d'en donner les conditions; les mots nous échappent en même temps qu'ils sont chargés de sens. On ne prétend donc pas définir ce que serait une spiritualité pour une pastorale d'engendrement, mais plutôt donner quelques pistes qui pourraient éclairer et surtout être reprises et adaptées pour chaque parcours individuel. La vie spirituelle, la vie selon l'Esprit, ne s'obtient certes pas à coup de volonté ni en se calquant sur des modèles, si saints soient-ils. L'être humain est un tout, esprit et corps; comment alors éviter la vision dualiste dans laquelle la plupart des croyantes et croyants ont été éduqués? Si l'on désire viser une intégration de la personne, il devient important de ne pas diviser ni séparer le corps de l'âme. On pourrait même opter pour parler, comme les anciens, du « cœur » pour nommer le centre de l'être humain où l'âme, la psyché, devient le principe qui anime toute la personne.

Dans notre perspective, la spiritualité est la manière de vivre d'une personne animée de l'intérieur. Sa recherche d'authenticité. Avec elle-même, les autres, le divin et le cosmos. La vie spirituelle implique d'aller au plus profond, au plus vrai de soi-même. Le « deviens qui tu es » d'Eschyle, s'il fait écho au « connais-toi toi-même » de Socrate, ne précède-t-il pas le message du Nazaréen: « Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous » (Lc 17,21)?

Toute spiritualité s'inscrit cependant au cœur de l'expérience personnelle de chaque individu. La personne spirituelle se met en route non comme une vagabonde qui erre sans savoir où elle se dirige, mais comme une

voyageuse qui mise sur le mystère. Cela suppose une avancée, un risque quotidien, un saut dans le «mystère», dans son propre mystère, dans celui des autres, dans celui de l'univers mais également un acte de foi dans le mystère de Dieu. Processus constant de naissance à soi-même, aux autres et à Dieu, le cheminement spirituel s'inscrit dans un acte de liberté répété, de libération de tout ce qui enchaîne, de tout ce qui détruit la personne. Poursuivre, jour après jour, cette marche, c'est accepter que surgissent des questionnements de fond au niveau de son existence humaine comme au cœur de sa foi: Qui suis-je? Qu'est-ce que je fais de ma vie? Où est la vérité? Suis-je vrai/e? Quel sens a mon engagement familial, pastoral, social?

Vivre une spiritualité d'engendrement exige plus que pratiquer une religion ; c'est un style de vie lisible à travers les attitudes, les idées, les valeurs, les activités, les images, les croyances; même les expressions corporelles choisies exprimeront la vie intérieure, la relation avec l'Invisible, la relation avec Dieu. La spiritualité englobe donc tout l'être, toutes les relations à soi, à la société, à la nature, à Dieu. Elle fait partie de nos profondeurs physiques, psychologiques et religieuses. Elle affecte nos conversations et nos sentiments. Elle se développe, change, s'intègre, se renforce ou s'affaiblit dans l'ensemble du contexte de vie. Cette spiritualité incarnée et plurielle est consciente des questions nouvelles, des questions plus difficiles posées par les transformations accélérées de notre monde. Qu'on le veuille ou non, elle est pénétrée de part et d'autre par l'éducation, la culture, le monde extérieur, les courants contemporains. L'intériorité ne se vit pas seulement au cœur de l'existence individuelle, mais se construit aussi dans l'aménagement de son rapport au monde en vue d'une véritable appartenance et d'une authentique responsabilité.

Mais quand une spiritualité favorise-t-elle en soi et chez les autres l'engendrement de la Vie? Nous risquons d'affirmer qu'elle répond à cette exigence quand elle suscite transformation, changement, conversion. Quand elle libère d'une religion de formules, de rites, de dogmes, de prescriptions pour favoriser la relation à soi, à la communauté, à la création et à Dieu. Pour se réclamer de Jésus-Christ,

ne faut-il pas d'abord le désirer, le rechercher, le rencontrer dans l'intimité et dans la communauté? N'est-ce pas un préalable pour se présenter comme agente ou agent d'une pastorale d'engendrement, comme guides capables d'accompagner avec compétence et sagesse? Mais pour arriver à pratiquer avec discernement cette maïeutique de l'être, encore faut-il également être actif dans les quatre niveaux d'agir que nous développerons.

### **Une spiritualité qui met en valeur la vie en soi**

L'éclatement des référents extérieurs, tout comme le projet d'aider les autres à poursuivre leur quête d'identité, à devenir sujet de leur propre recherche spirituelle, demande à l'agente et à l'agent d'une pastorale d'engendrement d'être d'abord fidèle à sa propre originalité, d'être sujet de son projet de vie singulier. Or la spiritualité est une dimension intrinsèque de l'identité moderne comme lieu permettant à la personne de se relier au Bien, au Beau et au Vrai. Si cheminer vers son propre épanouissement se présente comme une valeur supérieure de notre société, cet idéal est exigeant en termes de responsabilisation et d'authenticité car l'identité ne se résume pas à la seule actualisation de son ego. L'idéal de l'authenticité, comme le décrit Charles Taylor, implique une création, une construction de soi, la découverte et l'exploitation de ses potentialités, l'ouverture à des horizons de signification toujours à poursuivre. La suite du Christ exige que l'on soit vrai avec soi-même, sans mensonges sur le « qui on est », sans tricherie avec l'entourage.

Ce désir d'une existence en plénitude, cet impératif d'accomplissement de soi est non seulement légitime, mais correspond à la promesse de plénitude en Christ évoquée par l'Évangile (cf. Jn 1,16). Prendre conscience de son expérience personnelle de grâce et de vérité dans sa vie quotidienne, implique, pour l'agente et l'agent d'une pastorale d'engendrement, de favoriser le vécu plus que la connaissance d'un savoir. Cette activité de construction de soi suscite une connaissance vitale, organique. Elle oriente vers un désir de saisir l'essentiel de son expérience humaine et chrétienne.

Cette quête de soi est liée à la prise de conscience de ses états intérieurs et des actes qui en découlent mais cette recherche quotidienne d'identité ne se fait pas en vase clos. En effet, on sépare de moins en moins l'engagement pastoral au service de la communauté de l'accomplissement personnel, de la mise en valeur du « trésor » caché au fond de soi. Cette progression de l'inventaire de ses ressources propres pour en faire émerger son monde intérieur demandera sans cesse de faire face aux résistances et aux blocages qui y font obstacles.

Construire son identité personnelle ne se fait pas seulement d'une manière abstraite. Cela demande d'être présent à son corps, porte d'entrée de l'expression de soi, qui détient implicitement la connaissance globale des situations. Cet accès à la connaissance intime de soi est possible grâce à la perception d'états et de mouvements intérieurs ressentis corporellement. Développer son intériorité implique une ouverture à percevoir la sensation globale, parfois floue, émise par son corps (ce que Gendling appelle le « sens corporel »), et qui aide à prendre conscience de ce qui se vit en dedans. Cette capacité de contact avec soi laisse émerger la nouveauté de l'être et rend perméable à la profondeur de soi. Et si le Christ s'est incarné, ce n'est pas pour que nous vivions hors de notre humanité, hors de notre corps. Les souffrances et les épreuves font aussi partie de la vie et ce n'est pas en taisant les déchirures et les douleurs de sa propre existence que l'on pourra accompagner autrui dans ses peines et ses difficultés. L'expérience de la maladie ou du deuil fait aussi partie de la découverte de soi, de la lecture personnalisée de l'Écriture.

Demeurer proche de cette expérience rend la personne présente à soi et contribue au processus d'engendrement et d'actualisation de soi. Dans un environnement de bruit, d'agitation marchande et médiatique, il devient essentiel, mais non facile, de découvrir ses propres voies d'intériorité : la prière méditative, la contemplation, les groupes de partage de vie, les groupes de théologie contextuelle, etc. Se ressourcer intérieurement, avoir accès à son propre puits, découvrir ses chemins privilégiés d'intériorisation demande d'apprendre à pénétrer de l'intérieur les événements vécus. Car la spiritualité suppose l'édification

constante de son intériorité, la recherche quotidienne de l'essentiel et du vrai, l'agir en fonction de ses convictions profondes qui font participer à l'Infini en soi. «Partir comme Abraham, Paul, Moïse [...] se choisir soi-même, choisir le genre de personne que je veux devenir, avoir le courage d'opter pour soi en toute liberté. Partir vers soi et vers Dieu en soi.». Et il faudra toujours vivre notre spiritualité en acceptant nos vulnérabilités, nos fragilités, nos difficiles réponses à l'équité, à la compassion et à une mutualité amoureuse de la vie.

Cette aventure révèle toujours plus la personne à elle-même et aux autres en devenant constitutive de sa personnalité. Cette entreprise d'unification de son expérience spirituelle correspond à l'appel à la pleine réalisation de soi et se fait de façon progressive, plus lente chez les uns que chez les autres, mais toujours invitation à une plus grande intériorité. Bien sur, on peut mettre en opposition expérience spirituelle et expérience religieuse ou encore tenter de les unifier, mais pour l'agente ou l'agent d'une pastorale d'engendrement, la foi, définie comme acte de croire au divin, demeure au cœur de sa spiritualité.

### **Où l'expérience personnelle de Dieu s'arrime aux réalités de ses journées**

Transmettre une spiritualité, comme transmettre la foi, se fait davantage en livrant sa propre expérience de Dieu qu'en faisant de beaux discours sur lui. Cela invite à envisager autrement le quotidien, à y chercher sa mentalité propre, ses aspirations, ses attitudes fondamentales, ses préjugés, ses forces et ses limites dans un esprit de discernement. Cette recherche d'identité personnelle et spirituelle consiste en une démarche, jamais achevée, pour unifier son être, trouver sens à son existence. Elle repose sur son univers de croyances et de valeurs, sur ses repères éthiques. Sur sa vision du monde que chaque individu est appelé à nommer, à cerner, à évaluer et à s'approprier pour affirmer son unicité spirituelle.

Si la vie spirituelle recherchée est «celle qui fait du bien, apporte un plus à la réalisation des potentialités de chaque individu, assure la paix intérieure, la réconciliation avec soi-même, le calme et l'équilibre», ne

doit-on pas dire que l'expérience humaine devient le lieu et l'espace où Dieu parle et agit? Le monde ambigu et complexe dans lequel nous vivons provoque les femmes et les hommes à chercher un dépassement de soi dans le sacré et devient pour les chrétiens et les chrétiennes un lieu où s'accomplit l'histoire en tant que don de Dieu. Croire en l'action de Dieu, c'est croire qu'il porte l'histoire, qu'il se soucie de chaque personne à qui il donne l'être et la vie, la liberté et la joie. Dans notre société sécularisée, Dieu a de moins en moins de sens pour plusieurs, mais professer sa foi en Dieu c'est reconnaître qu'il ouvre l'humanité à une vie nouvelle dans l'Esprit. Or la pédagogie divine, toute sa présence au cœur de l'histoire du Peuple hébreu, nous apprend que Dieu ne se communique qu'à travers l'expérience. Il importe donc d'initier au mystère pour une expérience de foi, celle-ci étant au cœur de la démarche spirituelle.

Pour permettre aux autres de construire leur propre identité croyante, il est essentiel pour l'agent d'une pastorale d'engendrement de laisser résonner en lui la Parole de l'Écriture avant de l'annoncer. Les récits fondateurs de la Bible, tout comme les récits de vie, prendront une place prépondérante dans leur croissance spirituelle. Certes, chaque personne aura ses méthodes personnelles de lire l'Écriture, de la méditer, de s'en laisser imprégner pour transformer sa vie et inspirer ses actions. Si tous les textes sacrés sont inspirés, certains livres, les Évangiles entre autres et les livres sapientiaux, ouvrent davantage la porte à une spiritualité du quotidien. Ils concernent davantage la vie, la création et le Dieu créateur qui prodigue ses bontés à l'humanité. Ils valorisent un nouvel art de vivre, une dynamique de la libération issue des courants plus proches de la modernité.

Dans notre monde à tendance «individualisant», la spiritualité préconisée par les écrits sapientiaux apprend à se relier à Dieu en essayant de se comprendre soi-même. Cet héritage biblique convoque la personne à découvrir sa sagesse intérieure, à saisir son milieu de vie comme révélation de l'amour créateur. La vision positive présentée par la tradition de sagesse favorise une spiritualité d'incarnation et une spiritualité de la création davantage qu'une spiritualité de la rédemption.



On y présente la grandeur de la personne humaine, image de Dieu, la valeur du respect envers elle, l'importance de la sauvegarde de la nature parce que don de Dieu. Les références au corps, à la qualité de la vie, au bien-être et à l'harmonie inspirent une spiritualité bien incarnée.

Si l'on se tourne vers l'Évangile, on constate combien le quotidien y est au cœur; il parle du corps, des sens, il est une bouche, un nez, des yeux, des mains et surtout des pieds. C'est toujours le visible qui nous est soumis et c'est par là que parfois passent l'invisible, le souffle, le vent, l'Esprit. Lire l'Évangile, c'est entrer en contact avec des personnes, des situations, des objets de tous les jours: un vase, une cruche, des épis, du pain, un figuier, des cheveux, des bandelettes, un grabat, un puits, etc. On trouve dans l'Évangile des mots simples, des mots de tous les jours, des mots de la vie ordinaire, un vocabulaire concret. C'est à travers tout ce quotidien, différent pour chaque personne que surgit la vie spirituelle, qu'elle grandit, qu'elle nourrit la personne et son entourage.

Une spiritualité évangélique respecte l'humanité de Jésus qui a voulu être «en tout semblable aux hommes» et ne s'inspire pas uniquement du Jésus d'après la résurrection. Une spiritualité d'engendrement qui favorise l'expression personnelle regarde Jésus dans son cheminement, dans ce qu'il a vécu auprès des siens, dans ce qu'il dit et fait, dans sa quête personnelle et ses découvertes, dans les réalités de ses souffrances, de ses doutes, de sa mort. Jésus est sûr de l'amour et de la tendresse de son Père, et pour lui cette tendresse est seule capable de libérer les humains, de les faire naître à l'amour. Lire l'Évangile avec ces yeux-là permet de découvrir combien Jésus n'autorise pas la fuite du cœur, de l'affectif, des relations, de l'humaine condition.

Bien sûr, il est important de connaître l'exégèse, mais plus encore de lire et de méditer l'Écriture pour réfléchir sur le sens de l'existence, de son existence, et sur son besoin fondamental de transcendance. Ces textes posent aussi la question fondamentale de la souffrance, de l'échec, du mal et de la finitude humaine. Si nous vivons dans une société désabusée, déprimée et souffrant des conséquences d'une crise des valeurs, on ne peut passer à côté des aspects plus difficiles et plus radicaux du message évangélique. C'est également du point de vue

moins alléchant de ces réalités que la libération intérieure et la transformation en profondeur doivent être envisagées.

### **Une spiritualité de tendresse et de compassion**

Dans la logique du processus de croissance, l'identité intègre l'altérité. Les échanges et les rencontres avec les autres (collègues ou non) si diversifiés soient-ils confirment l'identité ou la remettent en question par une succession de transformations qui en résultent dès que l'on se met à l'écoute vraie des autres et de soi. L'altérité peut devenir un mode d'expression de l'identité spirituelle. Exister en relation, c'est comprendre que personne n'existe isolément, que l'on reprend à son compte l'histoire qui nous a précédés et créés. L'environnement familial, culturel, social, naturel, écologique est essentiel pour se construire et évoluer humainement et spirituellement.

Notre relation à Dieu, à l'Infini, au Cosmos, ne peut que ressembler à notre manière d'être en relation avec nous-mêmes et avec les autres. Ce principe de l'interdépendance ouvre des perspectives pour refaire nos tissus communautaires et sociaux tout autant que pour cultiver nos espaces intérieurs à partir des choses et des êtres qui se lient et se relie et qui, sans doute, relie le spirituel à «un autre monde». La spiritualité se fonde sur l'interdépendance de l'espèce humaine et insiste sur le fait que nul ne peut s'accomplir personnellement au détriment de ses semblables. Être des intendants et des intendantes responsables de la générosité que Dieu nous manifeste dans sa création implique le devoir d'être sensibles aux besoins des personnes à l'échelle de la planète.

Une spiritualité d'engendrement tendra à éliminer les relations de domination pour cultiver des relations de mutualité, de réciprocité, de tendresse et de compassion évangéliques. Les paroisses, les mouvements, les associations qui organisaient auparavant la socialisation des catholiques sont pour la plupart désertés pour ne pas dire moribonds. Par contre on assiste à de nouvelles formes de socialisation s'inspirant de la solidarité. Le désir de partage et d'échange du vécu prime sur des propos argumentés autour de l'exigence d'un discours dogmatique ou autour d'un nécessaire consensus théologique. Les groupes émergents se

fondent davantage sur la reconnaissance des parcours individuels que sur la rigidité de parcours décidés d'avance. Les démarches appréciées puisent avec simplicité dans la diversité des expériences qui se côtoient. Ces groupes de cheminement apparaissent parfois essentiels pour nourrir sa foi et sa spiritualité, une spiritualité que l'on veut dépouillée de prestige et de l'assurance de la sécurité des grandes traditions. Et cela se fait dans le quotidien, dans les rapports avec les autres qui invitent à des changements de conscience et de cœur. Changements nécessaires à une vision autre, nécessaires pour accepter d'être en interdépendance avec les autres comme avec la terre.

Ces groupes apparaissent comme des oasis où le rituel ne prend pas le dessus, mais où on se donne... l'occasion de réfléchir sur soi, sur ses relations, sur ses engagements, sur son action pastorale. S'ils sont lieux de révision de vie, ils ouvrent à de véritables dépassements de soi, aux exigences du radicalisme évangélique. Des cheminements de groupe sans prétention peuvent contribuer à refaire le tissu communautaire. Ils sont lieux d'expression pour donner aux agentes et agents pastoraux la possibilité de nommer ce qu'ils vivent, leurs espoirs comme leurs difficultés, leurs succès comme leurs échecs. Ils encadrent peu, mais laissent place aux chemins diversifiés, à la libération de la parole et surtout à l'appropriation de la Parole de l'Écriture. Car les liturgies paroissiales sont encore trop organisées de façon cléricale; si elles permettent une «assistance», elles fournissent rarement l'occasion d'éprouver le sens communautaire et le cheminement personnel. Libérer la parole, l'expression, c'est ce que Jésus fait et cela produit un étonnant dynamisme spirituel, un élan vers l'autre, un engagement authentique et libérateur, riche de potentialités nouvelles.

### **Une spiritualité d'engagement responsable et solidaire**

La spiritualité axée sur la quête de l'accomplissement spirituel loin, de conduire vers un désinvestissement de l'engagement, ouvre aux besoins de son milieu. Une spiritualité qui nous tire hors du monde serait-elle bien évangélique? Une spiritualité qui nous fait désertier nos responsabilités, nous replie sur nous-mêmes, nous exclut des problèmes sociaux, économiques et politiques peut-elle nourrir l'intérieur? Une

spiritualité engagée demande un changement de conscience, une conversion du cœur nécessaire à une vision holistique sans quoi on ne peut accepter, ni encore moins vivre, l'interdépendance avec les autres comme avec la terre. C'est dans les engagements et les situations du quotidien que se façonne une maturité capable de réinventer, de recréer un monde nouveau. De poursuivre des projets à long terme, d'initier des rapports sociaux solides et durables. Responsabiliser les hommes et les femmes pour qu'ils puissent vivre en toute dignité, transformer les systèmes et les valeurs économiques, politiques, culturelles et rendre la vie agréable, cela aussi est faire acte de spiritualité.

La solidarité, la compassion, le souci d'aider les autres autant dans leur cheminement personnel que dans leur devenir communautaire restent au cœur d'une spiritualité pour une pastorale de l'engendrement. L'engagement diaconal fait partie de l'accomplissement spirituel et apparaît comme un critère d'authenticité d'une spiritualité véritable. Travailler à sa propre responsabilisation et à celle des hommes et des femmes de nos milieux pour qu'ils puissent vivre en toute dignité. S'insurger contre les systèmes oppresseurs, se solidariser avec les moins nantis, c'est aussi cela vivre une spiritualité d'engendrement de la vie : « ce que vous faites aux plus petits d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites » (cf. Mt 25,40).

Se trouver soi-même mais pour sortir de soi s'ouvrir aux autres, s'engager sur les traces de Celui qui nous précède. La spiritualité surgit dans les situations de justice et d'injustice, de partage et de conquête, de respect et d'oppression, d'abus et d'entraide, de paix et de guerre. L'action est également lieu et source de vie, particulièrement celle auprès des personnes moins favorisées de la société. L'activité publique du Nazaréen se déploie par de nombreux déplacements à l'égard des personnes qui sont dans le besoin pour leur annoncer la bonne nouvelle (cf Lc 4,18-19). Il fait voir, il fait marcher, il donne à boire et à manger. En un mot, il fait jaillir la vie; il ne méprise pas, ne condamne pas, ne juge pas les petits, les indigents, les malades, les prostituées. Aimer à la manière de Jésus demande un don de soi, des actions de tendresse concrètes et authentiques. Sans amitié, sans affection, sans tendresse, il

ne peut y avoir une véritable solidarité avec les pauvres. Autrement ne tombe-t-on pas dans la froideur, dans l'impersonnalité, dans une pastorale institutionnelle loin de la vie et non créatrice de vie?

Si la spiritualité invite à construire sa propre identité et à trouver l'orientation de son expérience personnelle du divin, elle ne doit pas enfermer, ne pas tirer hors du monde. S'exclure des problèmes sociaux, économiques et politiques entraîne le repliement sur soi, une spiritualité égocentrique. Les agentes et agents pastoraux sont invités à se replacer devant un champ neuf à cultiver, devant une page nouvelle à réécrire. Le principe de l'interdépendance ouvre des perspectives pour refaire nos lieux communautaires tout autant que pour cultiver nos espaces intérieurs.

### **Conclusion**

Notre monde compte sur des êtres spirituels formés, sur des spiritualités renouvelées pour réorienter sa vie, pour lui redonner un sens humain, un sens évangélique et une espérance en un monde meilleur. Les agentes et agents d'une pastorale d'engendrement, de même que leurs formateurs et formatrices, sont invités à ré-articuler l'essentiel du message évangélique pour aujourd'hui, à proposer des modalités de cheminement adaptées à une pastorale différente, des itinéraires spirituels incarnés. Accompagner les personnes dans une perspective d'engendrement de la vie, c'est l'inviter à exister à partir d'un lieu singulier et original qui leur ressemble. Aider la personne à contacter ce qui en elle est actualisant, l'aider à devenir ce qu'elle aspire à être fondamentalement, suppose d'avoir soi-même foi en cette démarche de croissance et d'avoir décidé de l'expérimenter quotidiennement. Une spiritualité en acte, avec de véritables actrices et acteurs en démarche de foi, d'actualisation et de créativité, représente à vrai dire la mise en scène d'une approche spirituelle d'engendrement de la vie.

**Source :** Pierrette Daviau, Une nouvelle chance pour l'Évangile, Lumen Vitae Novalis, 2004, pp. 137-148

## Messe des Patriotes

Homélie du 22 novembre 2009, par André Beauchamp

Frères et sœurs,

Une fois de plus, une fois encore, nous nous retrouvons pour cette messe des patriotes, toujours émouvante, toujours belle. C'est une fête de la mémoire, mais aussi une fête de l'espérance. Ce n'est pas une fête de la guerre même si on parle de victoire. C'est davantage une fête de la dignité, de la justice, du droit de vivre et du courage.

La fête de cette année nous invite à se découvrir des ancêtres patriotes. J'ai fouillé un peu dans ma généalogie et j'avoue que je n'ai pas trouvé grand chose chez les Beauchamp. Ma lignée vient de Saint-Eustache où les Patriotes ont combattu et perdu en 1838 et il est vraisemblable que des Beauchamp cultivateurs y aient été. En tout cas, mon père m'a déjà amené, enfant, devant l'église de Saint-Eustache et me parlait avec émotion de ce jour où Colborne avait tiré du canon sur l'église. Je suis de bien humble lignée. Le dictionnaire généalogique de Jean Hamelin ne retient aucun Beauchamp homme. Il signale en passant une Angéline Beauchamp mariée à Charles Réaume, un interprète pour les Affaires indiennes mort à Détroit, et une Élisabeth Beauchamp mariée à Charles Roy cultivateur de Mascouche. Mais un généalogiste m'a affirmé l'autre jour qu'un de mes ancêtres Beauchamp avait été bedaud à Saint-Eustache. Et puis une de mes aieules était certainement amérindienne, probablement mohawk. J'aime ce métissage. Mais si fouillais toutes mes appartenances depuis mes quatre grands-parents, j'imagine qu'à travers les Angers, Beaucage et Geoffrion je trouverais quelque part un combattant. Et s'ils n'ont pas fait la guerre, ils ont au moins fait des enfants. Bref, mes ancêtres n'étaient vraisemblablement ni seigneurs, ni militaires glorieux, ni riches notables. Ils étaient d'humble lignée, à la tête dure et à la mémoire tenace.

**B**ravo donc à vous tous, à vous toutes, qui retrouvez grâce au patronyme de vos ancêtres le sens de votre lignée. Nos lignées étaient patrilinéaires et les femmes restaient dans l'ombre. Tant mieux si vous avez des patriotes dans votre ascendance. Ce qui m'intéresse toutefois c'est la descendance. Ils l'ont été. L'êtes-vous? L'importance dans l'histoire ce ne sont pas les gènes, mais la culture. Dans son étude si capitale sur la biologie, Jacques Ruffié explique que, dans le monde animal, l'évolution se fait par la biologie (De la biologie à la culture, Paris, Champs, Flammarion, 1983, 2 tomes). Pour s'adapter à une situation nouvelle, à des bouleversements du système écologique, l'animal doit transformer son corps, augmenter sa fourrure ou sa taille, acquérir des griffes, etc. C'est le processus de l'évolution des espèces bien mis en évidence par Darwin et ses successeurs. Or, chez les êtres humains, ce mécanisme ne joue plus. Pour s'adapter à une situation nouvelle, l'être humain ne change pas son corps: il change sa culture, sa représentation du monde, ses outils, son production artistique, sa langue, sa manière de faire société. La diversité culturelle est à la richesse humaine ce que la diversité biologique est à la nature. Faire disparaître une espèce, c'est appauvrir l'héritage de vie de la planète. Faire disparaître une culture, c'est appauvrir l'humanité. La spécificité québécoise n'est pas le reliquat d'un passé dépassé, un souvenir passéiste. C'est une richesse ici et maintenant, une richesse pour nous-mêmes et pour tout l'ensemble canadien, quelle que soit la manière dont on pense la structure politique globale. Nous savons maintenant que faire disparaître une espèce biologique, c'est porter atteinte à la Terre. Mais affaiblir une culture, faire disparaître une langue, c'est aussi porter atteinte à toute l'humanité. Le rouleau compresseur américain ou canadien n'est pas dans le sens de l'humanisation.

**L**a révolte des Patriotes était d'une légitimité évidente, puisque ces gens-là luttèrent pour leur survie même, pour le gouvernement responsable, la liberté, la langue, l'équité économique. Et la mort d'un certain nombre a rendu si évident ce drame que l'Angleterre a dû changer le régime politique en place malgré le rapport méprisant et paternaliste de lord Durham.

Vous tous aujourd'hui, tant mieux si vous portez un nom de Patriote. Ce sera mieux encore si vous en avez l'âme, c'est-à-dire la conviction de votre identité, de votre culture et la volonté d'être et de demeurer vous-mêmes, ce qui ne signifie pas l'immobilisme mais la volonté d'aller de l'avant.

Nous fêtons aujourd'hui la fête du Christ Roi. Nous savons que la royauté de Jésus n'a rien à voir avec la conquête du pouvoir. Jésus n'a pas cherché à mettre en place un ordre politique. Mais il a témoigné pour la justice, l'amour, la liberté en commençant par les plus pauvres. Et son message est si radical qu'il constitue toujours une menace pour tous les pouvoirs établis. Quand il demande à Jésus s'il est roi, Pilate sait très bien que Jésus n'a pas de prétention politique. C'est pourquoi Jésus lui répond: «Dis-tu cela de toi-même, ou bien parce que d'autres te l'ont dit?»

Mais Pilate a trop peur des Juifs pour user de son autorité et refuser de condamner Jésus. Il préfère louvoyer: «Alors, tu es roi?» demande-t-il à Jésus au terme du dialogue. Et de nouveau Jésus le renvoie à lui-même: «C'est toi qui dis que je suis roi. Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité.»

Cette quête radicale de la vérité, de la cohérence intérieure, de l'authenticité aussi une quête de la liberté. C'est ici encore que Jésus nous renvoie à nous-mêmes. Il ne suffit pas de penser sa cause juste. Il nous faut être juste soi-même. Il ne suffit pas d'avoir un nom de patriote. Il faut le devenir. Notre avenir est un appel au courage.

Notre fête est une vigile. Qui dit vigile dit vigilance. Les patriotes sont le miroir où nos vies se dévoilent et prennent sens. Il m'importe peu que la veille soit longue. Quand on marche dans l'espérance, on ne craint pas la nuit.

À vous tous et toutes, bonne fête! Que la gloire de Dieu vous illumine!  
Amen.



## Justice nouvelle maintenant !

Équipe de la pastorale sociale du quartier de Ahunstic de Montréal

La conclusion du mémoire de Camilla MARTIN, NDA, *La non violence comme révolution spirituelle et politique - Approche de théologies féministes* (UdM 2008) nous a inspiré ce dialogue à l'occasion du 25 novembre 2009, «Journée internationale pour l'élimination de la violence à l'égard des femmes». Elle s'inspirait à son tour d'un discours de l'Évangile d'après Matthieu (chap. 5) dont est issu le thème de «justice nouvelle» de même que la formule qui est reprise ici autrement: «*Vous avez entendu dire que...- Eh bien moi je vous dis...*»

Deux pistes s'en dégagent: la non violence et la cohérence entre vie personnelle et engagement citoyen.

**Ne pensez pas que le féminisme est venu faire la guerre aux hommes, au contraire il apporte un surplus de dignité à toutes et tous, un surplus d'humanité sur la terre. Commençons par nous dire...**

1- **On nous a trop souvent appris** l'obéissance dès notre enfance et ce, surtout du côté des petites filles. - **Maintenant nous pouvons écouter** fidèlement notre conscience en toute liberté, chaque personne suivant ses inspirations intérieures profondes et allant même parfois jusqu'à résister à l'autorité et ses règles aveugles.

2- **On nous a trop souvent appris** à suivre la loi du plus fort, à se conformer aux lois du marché et de la publicité dictant nos besoins et orientant nos choix. - **Maintenant nous pouvons adopter** une nouvelle logique du cœur envisageant la réalité à partir des plus faibles, des plus pauvres. Un vrai changement ne peut se réaliser qu'en solidarité avec elles et eux. Notre premier critère est «la vie en abondance» dès maintenant et sans exclure personne.

3- **On nous a trop souvent appris** que dans l'incontournable globalisation actuelle, il est normal que certaines personnes soient sacrifiées au nom du MARCHÉ et/ou des grandes transnationales surexploitant les richesses partout et particulièrement dans les pays du sud. - **Maintenant nous pouvons affirmer** que les richesses de la terre sont à tout le monde, **dénoncer** ouvertement les injustices, et nous **engager** en donnant de notre temps libre pour transformer cet état de chose à la base.

4- **On nous a trop souvent appris** que demander pardon est faiblesse et que pardonner est impossible. - **Maintenant nous pouvons nous dire** que si la haine fait pourrir le cœur et que le pardon fait du bien, il n'advient qu'après que tous les faits soient dévoilés et que l'agresseur soit nommé justement comme ennemi... Vérité et justice marchant main dans la main. En même temps, il nous faut reconnaître cet ennemi intérieur qui nous empêche de nous ouvrir et de tendre la main.

5 - **On nous a trop souvent appris** et on nous fait encore accroire que pour combattre l'ennemi, le terrorisme voire le mal, il faut faire la guerre et sacrifier des vies innocentes nommées cyniquement «dommages collatéraux». - **Maintenant nous pouvons applaudir** au courage des femmes partisans de non violence comme stratégie efficace de survie de la planète. Applaudissons à ces résistantes patientes, à ces tisserandes d'humanité. Et aussi comme exemples évangéliques inspirants!

6 - **On nous a trop souvent appris** à craindre un Dieu tout-puissant qui bénit et qui punit d'en haut...

- **Maintenant** : ■ (temps de silence pour répondre en notre for intérieur : ...)

- **Prenons parti** pour l'humanité et pour toute notre planète!

- **Amen.**

## *Section 4*

# Vie du Réseau

**Assemblée générale du 28 octobre 2009**  
Réseau des Forums André- Naud

### **Mot d'ouverture**

Chers(es) Amis(es)

En guise de préambule, je voudrais me faire l'interprète de tous les membres de notre Réseau pour adresser un chaleureux MERCI à ceux et celles qui ont préparé avec soin notre rassemblement d'aujourd'hui en assemblée générale annuelle. Non seulement pour ce travail précis qui leur revenait mais pour avoir accepté d'être les animateurs et animatrices de nos différents Forums, et leur délégués(es) au sein de l'équipe nationale. Merci particulièrement aux membres de l'exécutif et tout spécialement à André, notre président qui s'investit si généreusement et efficacement dans la vie de notre Réseau.

Ce dernier dimanche en après-midi ma gentille boîte vocale me transmettait de la part d'André une double tâche pour aujourd'hui : préparer le mot d'ouverture et acheter le mousseux traditionnel . J'ai

informé sa boîte vocale que les deux mandats seraient remplis en demandant s'il y avait un lien entre les deux....

Je remercie André, ou l'exécutif pour cette délicatesse. Mais pour être à l'aise avec moi-même et avec vous, je considère que cela devrait être mon dernier « mot d'ouverture » d'assemblée générale. Je ne souhaite pas revêtir jusqu'à ma mort ou ma perte de lucidité le costume de père fondateur lors de l'A.G.A. Mais puisque pour aujourd'hui cette tribune privilégiée m'a été offerte et qu'il était trop tard pour décliner l'invitation, je saisis l'occasion pour vous partager des convictions qui m'habitent quant au présent et à l'avenir du Réseau des Forums André-Naud.

### **1) Quant au présent...**

Je me réjouis grandement de cette décision que nous avons prise à l'AG.A. 2007 de constituer les Forums au niveau des Églises locales. J'y vois deux avantages déterminants dès maintenant et pour l'a venir : nous multiplions ainsi les sources de réflexion et d'initiatives et nous nous responsabilisons quant à nos objectifs — sur nos terrains et au sein de nos réseaux de relations. Là où nous sommes engagés en société et en Église.

### **2) Dans un proche avenir...**

Ayant ainsi promu la responsabilisation et l'initiative locale, il nous faut veiller à la cohésion du Réseau et à son impact sur le plan national. C'est principalement par l'assemblée générale annuelle et par les rencontres statutaires de l'équipe nationale que cette exigence est assurée. Mais si le Réseau pouvait compter sur le travail d'une permanence il pourrait sans doute intensifier cet enrichissement mutuel des Forums et la fécondité de sa présence au niveau du Québec, (peut-être une personne rémunérée, à temps partiel et quelques bénévoles retraitées, constituant une équipe de secrétariat).

Je me dois d'ajouter qu'au cours des deux dernières années je n'ai pas été en mesure d'assurer le travail de promotion pour lequel j'avais offert mes services. Raison de santé personnelle et de maladie chez plusieurs membres de ma famille.

### 3) Autre question d'avenir

...que j'ai déjà énoncée et que je souhaite remettre sur nos tables locales : voulons-nous susciter en Église des lieux et des moments privilégiés où les divergences de sensibilité, de théologie, d'expérience chrétienne, de pastorale, puissent s'exprimer et s'accueillir. Chacun(e) étant fidèle à lui-même, respectueux de l'autre et en recherche de fidélité à l'Évangile. J'avais fait l'hypothèse d'une retraite annuelle qui serait planifiée et vécue par des personnes de trois groupes spécifiques : des gens parmi nous, de la mouvance Vatican II, des jeunes chrétiens de la génération J.M.J. (ou Jean-Paul II) et des participants en provenance du leadership diocésain. On pourrait prendre, bien sûr, d'autres chemins...

4) Je termine en réaffirmant ma conviction en la pertinence de notre engagement en Forums au sein de l'Église et de notre société. Nous sommes des travailleurs et travailleuses de première ligne pour l'annonce du Royaume. Nous sommes en contact quotidien avec le monde et avec le peuple de Dieu rassemblé en Église. C'est notre tâche et notre grâce. Or, la Mission de l'Église tout en demeurant la même au cours des siècles, s'ajuste, se renouvelle, se réinvente dans sa rencontre avec le monde que Dieu a tant aimé, et qu'Il aime toujours. Sans condition et sans exception. Le monde aujourd'hui, tel qu'il est. Demain, tel qu'il sera. Le monde travaillé par l'Esprit, lui aussi. Rappelons-nous le merveilleux récit de la rencontre de Jésus avec cette femme cananéenne (Mt. 15, 21 ss).

Nous sommes sur la première ligne — là où ça se passe —. Du moins, où cela peut se passer. Dieu veut accueillir l'homme et lui révéler son amour. À travers nous. À travers l'Église dont nous sommes.

Lorsque j'entends le Magistère (plus précisément le pape et la curie) déclarer que : « *La confession individuelle et intégrale avec l'absolution constitue l'unique mode ordinaire par lequel un fidèle conscient d'un péché grave est réconcilié avec Dieu et avec l'Église* », je ne peux m'empêcher de penser que nos chefs sont enfermés dans la bibliothèque vaticane avec le dépôt révélé. Alors que l'Esprit est sur la route avec le

monde. Et je ressens le devoir de dire ce que je pense. Et d'agir en conséquence dans ma pratique pastorale. Quand et comment? Tout cela n'est pas simple.

Et lorsque j'apprends par la lettre pastorale de Mgr Veillette (merci à lui) que la Conférence des Évêques du Canada a dû se reprendre quatre fois avant de pouvoir fournir une réponse satisfaisante aux yeux de Rome quant à sa façon d'appliquer le décret romain... je me demande ce que deviennent nos évêques, successeurs des Apôtres? Cette question, également, je me dois de la poser.

J'entends l'appel que Jean-Paul II aimait nous adresser : N'ayez pas peur! (mais pas nécessairement ni seulement dans les situations que lui-même évoquait.)

Réfléchissant à tout cela, j'ai fini par comprendre le lien entre les deux tâches qu'André me confiait pour aujourd'hui: le mot d'ouverture et l'achat de mousseux. Le mousseux, bien sûr, souligne le caractère festif de notre rassemblement.

Le mot d'ouverture, quant à lui, devait nous rappeler que la liberté recherchée n'est pas d'abord une valeur au goût du jour, ni une simple aspiration naturelle. Elle est également un appel de l'Esprit – une grâce – un don de Dieu. Paul dit aux Galates 5 « *C'est pour que nous soyons vraiment libres que Christ nous a libérés* ».

Aussi, en plus de lever nos verres à la santé physique et spirituelle des uns et des autres, nous saluerons notre Dieu qui nous appelle à la liberté à la suite du Christ Jésus

## **IL EST À LA SOURCE ET AU CŒUR DE NOTRE FÊTE**

Merci de votre attention! Souhaitons-nous une excellente journée!

Claude Lefebvre

## LE SYSTÈME AU LIEU DU PEUPLE, EST-CE TON CHOIX?

Les lignes suivantes ne constituent pas un procès-verbal de la 4<sup>e</sup> assemblée générale du *Réseau des Forums André-Naud* qui s'est tenue à La maison de la Madone (Cap-de-la-Madeleine) le 28 octobre 2009, mais l'humble compte rendu d'un participant qui a consacré, avec d'autres, beaucoup de temps à son organisation et qui en est le président, ou le secrétaire général ou le coordonnateur, ou.... jusqu'à la prochaine réunion de l'équipe nationale.

---

Pendant « que nos chefs sont enfermés dans la bibliothèque vaticane avec le dépôt révélé » (mot d'ouverture prononcé par Claude Lefebvre), il y a des travailleurs et des travailleuses de première ligne qui sont « en contact quotidien avec le monde et avec le peuple de Dieu rassemblé en Église » (idem) pour ajuster et renouveler leur mission d'annoncer la BONNE NOUVELLE du Royaume de Dieu dans le monde d'aujourd'hui. Laissons-nous sans cesse, disait Claude, inspirer et encourager par le récit de la rencontre de Jésus avec la Cananéenne en Mt 15, 21 ss.

*C'est pour que nous soyons libres que Christ nous a libérés.* (Ga 5, 1) Les membres du RFAN font partie de ces travailleurs et travailleuses et ne peuvent s'empêcher de se demander ce que deviennent leurs évêques ici, géographiquement éloignés de cette somptueuse bibliothèque romaine.

## Pour la justice

Père, nous te rendons grâce d'être notre Dieu.  
Nous te rendons grâce de nous avoir dit que tu es  
un Dieu à qui l'injustice est insupportable.  
Nous te rendons grâce de nous avoir dit par le prophète Amos  
que tu ne pouvais endurer qu'on piétine le faible,  
opprime le juste, et rende toujours un jugement  
défavorable aux pauvres.  
Nous te rendons grâce de t'être élevé par le prophète Michée  
contre les gouvernants dont les décisions  
sont influencées par les pots-de-vin, et contre  
les hommes de Dieu qui se laissent mener par l'argent.  
Nous te rendons grâce de nous avoir déclaré  
par le prophète Isaïe que tu attendais des tiens,  
non pas d'abord qu'ils te prient avec ferveur,  
mais qu'ils partagent leur pain avec l'affamé,  
hébergent les pauvres, vêtent les démunis et  
ne fassent jamais faux bond à un être humain dans le besoin.  
Nous te rendons grâce pour Jésus de Nazareth  
qui t'a été fidèle en aimant les pauvres,  
réconfortant les malades, libérant les opprimés  
et proclamant ton amour pour les hommes.  
Père, nous te rendons grâce parce que nous sommes  
aujourd'hui ceux et celles par qui tu veux dire à notre monde  
ce que jadis ont dit Amos, Michée, Isaïe et Jésus,  
et ensemble nous proclamons notre reconnaissance.

(André Myre, *Eucharisties*, Bellarmin 1974, p. 92-93)



L'Esprit du Ressuscité ne peut être contenu, enfermé, possédé par des maîtres qui parlent à sa place. Il vagabonde sur les routes, il surgit ici et là comme un grain de sénevé, il pousse entre deux grosses roches, il fait rouler les pierres qui ensevelissent la Vie. Contrairement aux grandes institutions qui cherchent à uniformiser, il est, pourrait-on dire, pluriel, attentif aux personnes et aux peuples, respectueux, rassembleur aussi, soucieux de justice et de liberté, fantaisiste.

Lues avant les interventions des deux personnes ressources invitées, les manchettes des forums locaux du Réseau ont tenté de faire entendre différents couplets d'une même chanson ayant comme refrain la liberté de pensée et d'expression dans l'Église: le nécessaire développement d'une conscience adulte dans l'esprit d'André Naud (Saint-Jean/Longueuil), le silence épiscopal résumé par « Cause toujours mon lapin! » (Montréal), l'exclusion des personnes en situation conjugale « irrégulière » (Saint-Jérôme), le DEVOIR de dissidence (Trois-Rivières/Nicolet), les pauvres ravagés par la crise économique « mais y en a qui disent qui a pas d'crise. » (Outaouais).

Utilisant un document qu'il a traduit de l'allemand, la Source Q (qvelle), le bibliste André Myre a formé ainsi la question de la Source à ceux et celles qui la parcourent des yeux : LE SYSTÈME AU LIEU DU PEUPLE : EST-CE TON CHOIX? Dieu a parlé à Jean et il est en colère contre la « christologie » de l'époque, contre l'institution religieuse, contre l'empire, et il invite à la dissidence : « Retournez-vous bout pour bout et donnez du fruit en conséquence! Et si les résultats ne se montrent pas, Dieu fera place nette et regardera ailleurs. » Jésus se présente à Jean pour faire arriver de bonnes nouvelles aux pauvres, pour *évangéliser*; il est testé, mis à l'épreuve. Il réplique : « Attention aux guides que vous choisirez car un aveugle ne peut conduire un autre aveugle. C'est

l'agir qui compte. » Jean se pose des questions sur Jésus et envoie quelques-uns de ses partisans vérifier : « Allez faire votre rapport à Jean : les aveugles voient, les boiteux marchent droit,... Voilà de bonnes nouvelles pour les pauvres. » Se fier au Seigneur pour éviter d'agir est une impasse. **Attendre que ça s'améliore finit par détruire l'humain.** L'Évangile est facteur de divisions. Il faut choisir! Quand on ose dire Notre Père, l'action qui découle se nomme partage du pain, remise des dettes, épaulement dans la souffrance de la vie. Il y aura divisions, il faut prendre sa croix, assumer son choix. Attention de ne pas vous faire dire par le Maître : je ne vous connais pas! Mais on a mangé avec toi, la messe avec toi! Mais **qu'avez-vous fait pour évangéliser?** Tu sais que je veux récolter là où je n'ai pas semé, ramasser là où je n'ai rien jeté! Écouter mes paroles sans AGIR en conséquence, c'est ressembler à quelqu'un qui a bâti sa maison sur le sable.

Bien sûr, ajoute André Myre en se référant encore à la Source, dans la dissidence active, le discernement s'impose, la prière aussi, cette réflexion sur ce que j'ai fait. La prière, la fraternité, l'humilité pour se demander : à quoi tenir quand plus rien ne tient?

« Il faut croire à l'Église pour y rester... Combien de fois on m'a accusé de vouloir la démolir cette Église!!! Si c'était vrai, je serais demeuré député : c'était beaucoup plus payant! » a clamé Raymond Gravel durant son intervention qui suivait celle d'André Myre. Suivre le Christ, ça demande un dépouillement presque total et ça ne donne aucun privilège, aucun titre honorifique autre que celui de serviteur ou même esclave. Jacques et Jean étaient de bons croyants (Mc 10, 35) qui se croyaient arrivés, corrects. Bartimée l'aveugle (Mc 10, 52) faisait dur et se faisait tasser, on lui demandait de se taire, d'accepter son état. « Cause toujours, mon lapin, semblait-on lui suggérer, tu n'as pas l'oreille du Maître. Nous, nous l'avons. » D'une certaine façon aveugles, Jacques et Jean demandent à Jésus

d'avoir une bonne place auprès de lui dans la gloire car ils travaillent pour lui, sont disciples, prêtres,... « Vous ne comprenez absolument rien! » leur répond-il. Jésus demande à Bartimée : « Que veux-tu que je fasse pour toi? » - « **Que je voie de nouveau!** » Et il se mit à voir et suivit Jésus.

Cela fait 25 ans que je suis prêtre et ça devient de plus en plus difficile de travailler dans l'institution ecclésiastique, dans nos paroisses, à cause de la fermeture de nos dirigeants. Mon expérience de l'été dans les paroisses m'a montré que nos communautés sont vieillissantes et que les seuls jeunes qui reviennent au temple sont les traditionalistes et les conservateurs.

J'accompagne un jeune qui chemine avec les Frères de Saint-Gabriel, Benoît. Il fait du bénévolat à Gai écoute. Rome l'a su et a exigé que les Frères le mettent à la porte. Au Pérou, les autorités ecclésiastiques se réjouissent parce que, suite au référendum sur l'avortement, les femmes violées ne pourront y recourir. Et cet entêtement du Vatican à refuser l'absolution collective durant les célébrations communautaires du pardon! Condamnation, rejet, exclusion,... tout ça m'attriste! Que dire de l'accueil des Lefebvristes et des anglicans de droite par Benoît XVI, les bras grand ouverts! Et tous ces obstacles qu'on met sur la route des gens pour leur refuser de vivre certains événements à l'église! Comment peut-on déclarer aimer quelqu'un si on est injuste envers lui ou elle?

C'est saint Pierre qui dit : « Rendez compte de l'espérance qui vous habite. » Je crois toujours que l'Église peut transmettre ce message d'espérance qui nous vient du Christ des évangiles... mais, mon Dieu qu'il faut du courage pour l'espérer : dissidence, résistance, opposition, dénonciation, indignation, soulèvement même, sont des mots qui font partie de notre engagement chrétien. Les refuser, c'est refuser le droit de parole à Dieu et c'est empêcher le christ de ressusciter... **aujourd'hui**. Nous avons à faire naître la Parole et

pour la faire naître, il faut qu'elle dise quelque chose de **nos réalités contemporaines**.

### Quel vêtement porter?

C'est une évidence, ont dit plusieurs participants et participantes : l'Église catholique institutionnelle est en train de mourir... et qu'on la laisse mourir : les médecins traitants sont en train de la tuer! Une autre Église est en train de naître, la semence jetée en terre il y a longtemps a germé (Vatican II): soyons-y présents par notre appui et notre émerveillement.

Cette institution est loin d'être morte, ont répliqué quelques autres, elle peut agoniser longtemps et c'est là le problème. On fait venir des clercs d'ailleurs pour devenir leaders des communautés d'ici, et ailleurs comme sur les continents asiatique et africain l'institution est plutôt florissante comme un printemps!

Pas sûr de ça, d'ajouter quelqu'un : ces Églises d'ailleurs sont souvent éclatées et s'y manifeste aussi de la dissidence.

Soyons réalistes, a affirmé calmement une participante : le commun des mortels s'en fiche du curé, du prêtre, de l'évêque,... et il fait ce qu'il veut! Morte ou pas, qu'est-ce que ça peut lui faire?

Ici dans cette assemblée, il y a de l'énergie et de la détermination pour agir. Et quand on agit, on trouve des appuis et par la suite d'autres appuis se manifestent.

Notre pire ennemi est le silence. Dans notre Église, la dissidence doit s'exprimer. La Source Q qu'André Myre nous a fait connaître est le terroir d'une dissidence organisée et déterminée.

La Parole de Dieu est une parole libre qui doit circuler et lézarder les vieilles murailles. L'avenir appartient à cette Parole : il faut attirer l'avenir dans le présent.

Jésus a cité Isaïe, a agi auprès des pauvres et des opprimés, a heurté la tradition, a été conduit pour être jeté en bas de la montagne, a regardé ses opposants dans les yeux et a continué son chemin.

Notre indignation devant l'étroitesse de cœur, devant l'application de la loi avant la dignité de la personne, devant l'hypocrisie cachée par les traditions, devrait être collective et publique dans l'esprit de l'abbé Pierre. Voir la femme courbée guérie le jour du sabbat : Lc 13, 10-17. Cette indignation devrait mener le RFAN vers des débats publics sereins.

### **Des vêtements pour quelles occasions?**

Quand Bartimée a saisi que Jésus l'appelait (il y a des yeux qui s'ouvrent avant les deux de notre visage), il a laissé tomber son manteau pour se rendre à lui : une sorte de dépouillement pour une vie nouvelle, une sorte de décision pour un changement.

1. Il est manifestement souhaité que le forum local soit tout à fait autonome et continue d'être le lieu d'action privilégié des membres (individus) du Réseau des Forums André-Naud. À lui d'établir son rythme, de choisir ses priorités, de décider de son organisation et de la faire connaître au Réseau par ses deux délégués.

2. Il est manifestement souhaité que le Réseau épaulé et appuie chaque forum local et, selon les événements, prenne position plus souvent dans l'Église et la société québécoise.

3. Il est désiré que d'une part chaque forum local étudie la situation de son évêque (âge, retraite, prochaine nomination,...) et que d'autre part le Réseau réfléchisse à une façon de convier les

évêques québécois à une réunion d'échanges et de partage (synode, réunion formelle ou informelle – partie de hockey?).

4. Pour apprendre à établir des priorités, à organiser le travail annuel, à fixer les meilleurs moyens d'intervention, à répartir les tâches, à évaluer le chemin parcouru,... il est suggéré que les forums et le Réseau s'initient à la Planification stratégique. (cf. Trois-Rivières/Nicolet)

5. Le dépliant d'informations du RFAN mentionne 3 secteurs d'interventions autant pour les forums locaux que le Réseau :

- des débats en lien avec la mission de l'Église
- prises de position lors d'événements interpellants
- appel et éducation à la liberté de conscience

Par exemple, le débat sur **l'euthanasie** qui commence à se manifester au Québec mérite notre attention et nos énergies.

6. Le projet de recollection tripartite (membres de l'épiscopat, membres de jeunes et nouvelles communautés et membres du RFAN) proposé dans le mot d'ouverture pour favoriser l'échange, le dialogue et la communion est toujours sur la table de travail.

### **Les affaires organisationnelles**

1. Le procès-verbal de l'assemblée générale du 21 octobre 2008, rédigé par André Gadbois, a été proposé par Mariette Milot et adopté.

2. Le bilan des travaux de l'équipe nationale a été déposé.

3. Les états financiers de l'année 2008-2009 et les prévisions budgétaires de l'année 2009-2010 préparés par Denis Normandeau, ainsi que le maintien du coût de la cotisation annuelle ont été proposés par Michel Lacroix appuyé par Alain Ambeault.

4. La politique de communication préparée par André Gadbois, adoptée par l'équipe nationale en mai 2009 à l'unanimité, a été présentée par son auteur.

5. Un bilan du Bulletin du RFAN a été présenté par André Gadbois.

6. Un bilan du site internet du RFAN a été présenté par Michel Bourgault.

7. Le logo du RFAN adopté par les membres de l'équipe nationale en septembre 2009 a été présenté par Michel Bourgault.

8. Conformément à la politique de communication du RFAN, Alain Ambeault (porte-parole du RFAN) a fait parvenir aux médias une lettre au sujet de l'accueil de nombreux anglicans par Benoît XVI dans l'Église catholique. Michel Lacroix et Robert Lachaine ont proposé la reconnaissance de ce geste; une abstention a été enregistrée.

9. La nouvelle équipe du Réseau des Forums André-Naud a été présentée :

- Alain Ambeault et André Gadbois (Montréal)
- Françoise Lagacé et ....? (Outaouais)
- Rachel Deslauriers et Lucien Lemieux (Saint-Jean/Longueuil)
- Luc Bouchard et Michel Forget (Saint-Jérôme)
- Céline Girard et Gérard Marier (Trois-Rivières/Nicolet)
- Denis Normandeau (trésorier)
- Michel Bourgault ou Raymond Anctil (site web)
- Claude Lefebvre (promotion)

André Gadbois

## **Bilan de l'Équipe nationale du Réseau des Forums André-Naud**

Novembre 2008-octobre 2009

**Membres de l'équipe nationale :** Alain Ambeault (Montréal), Michel Bourgault (Joliette et webmestre), Rachel Deslauriers (St-Jean/Longueuil), André Gadbois (Montréal et Bulletin), Céline Girard (Trois-Rivières/Nicolet), Michel Lacroix (Outaouais), Françoise Lagacé (Outaouais), Claude Lefebvre (promotion), Lucien Lemieux (St-Jean/Longueuil), Gérard Marier (Trois-Rivières/Nicolet), Denis Normandeau (St-Jérôme).

**Membres de l'exécutif :** Rachel Deslauriers, André Gadbois, Denis Normandeau.

1. Un retour critique sur le déroulement de l'assemblée générale d'octobre 2008 a permis d'apporter plusieurs corrections pour améliorer l'efficacité de cette réunion annuelle.
2. Selon les Constitutions du RFAN, l'équipe nationale a choisi les membres de l'exécutif : André Gadbois (« président »), Denis Normandeau (trésorier) et Rachel Deslauriers (conseillère). Hélène Bournival est la registraire de l'organisation et ne fait partie ni de l'équipe nationale ni de l'exécutif.
3. Une politique des frais de déplacements pour les membres de l'équipe nationale à l'intérieur de leur fonction a été rédigée.
4. Les membres de l'équipe nationale, après consultation de Lorraine Pagé et de Louise Stafford, ont adopté le 19 mai 2009 une politique de communication pour intervenir, s'il y a lieu, au nom du Réseau.
5. Michel Bourgault et Raymond Anctil ont été identifiés comme responsables de l'animation, de la promotion et de l'entretien du site internet du RFAN.



6. Une nouvelle équipe de rédaction a été constituée pour relancer le Bulletin du RFAN : André Gadbois, Claude Lefebvre et Denis Normandeau. L'orientation en a été précisée.

7. Denis Normandeau a pris en main la trésorerie du RFAN et en a rendu compte à chaque réunion de l'équipe nationale.

8. Un effort considérable a été déployé de la part de Hélène Bournival, Denis Normandeau et André Gadbois pour tenir à jour la liste des membres, sympathisants et abonnés.

9. Un projet de permanence au RFAN, proposé par Claude Lefebvre, a été déposé pour étude.

10. Un projet de retraite annuelle pour rapprocher les autorités (épiscopat), la génération des jeunes chrétiens et chrétiennes (nouvelles communautés) et les membres du RFAN afin de maintenir un dialogue a été déposé pour étude par Claude Lefebvre.

11. À l'occasion des événements autour d'un avortement au Brésil (mars 09), un essai de prise de parole publique du RFAN a été tenté et n'a pas réussi. L'équipe nationale s'est penchée sur les causes de cet échec.

12. Un logo pour le RFAN a été choisi.

13. Chaque membre de l'équipe nationale a apporté sa contribution à la préparation de l'assemblée générale et a remis à l'exécutif des éléments écrits pour en élaborer la thématique et le déroulement.

14. L'équipe nationale a tenu 4 réunions au sous-sol du presbytère de la paroisse de la Purification de la Bienheureuse Vierge Marie à Repentigny.

15. Chaque réunion de l'équipe nationale contient un point à l'ordre du jour qui se nomme « Nouvelles provenant des équipes locales » et qui permet aux membres de connaître les préoccupations et réalisations des forums locaux.

Bilan préparé par André Gadbois.

## L'absolution collective

Forum André-Naud Trois-Rivières/Nicolet

Chers prêtres,

Bonjour!

La lettre que vous allez lire, sans être confidentielle, n'est pas destinée aux médias. Nous espérons donc qu'elle restera entre nous, bien que nous en fassions parvenir une copie aux évêques de nos deux diocèses.

Nous, prêtres, diacre et laïcs, du Forum André-Naud de Trois-Rivières/Nicolet (FAN), nous nous permettons de vous partager notre réaction à l'abolition de la célébration communautaire du pardon, avec l'absolution collective. Nous faisons cette démarche à titre d'information, en espérant qu'elle puisse vous être utile.

Malgré les fruits évidents et nombreux de cette pratique du pardon, les évêques du Canada, dans leur décret du 30 juillet 2007, l'ont considérablement restreinte en multipliant les conditions pour l'exercer. Ils répondaient ainsi, positivement, à la demande formelle de Jean-Paul II dans son motu proprio *Misericordia Dei*. Rome, de fait, ne laissait pas aux évêques de choix, la seule marge de manœuvre qu'il leur restait étant d'appliquer, immédiatement ou quelques mois plus tard, la décision du retour à la confession individuelle.

Ce virage vers le privé n'est pas conforme à Vatican II. Car le Concile, justement, a voulu mettre fin à la privatisation de ce sacrement, commencée tardivement au VII<sup>e</sup> siècle et renforcée au XVI<sup>e</sup> par le concile de Trente, qui est allé jusqu'à inventer un meuble pour célébrer le pardon : le confessionnal (1). Le Concile a décidé de mettre plutôt en lumière une autre manière de célébrer le pardon. En s'inspirant de l'esprit de l'Église primitive, Vatican II a ouvert la possibilité de la célébration communautaire du pardon (2).

Nous souscrivons donc pleinement au point de vue de Charles Wackenheim, professeur émérite à la faculté de théologie de Strasbourg, qui écrit : « Dans le sacrement de pénitence, la réconciliation ecclésiale ne vient pas s'ajouter au pardon divin: elle le signifie. La pénitence antique concevait la réconciliation avec l'assemblée comme le signe et le gage de la réconciliation avec Dieu. Voilà pourquoi la célébration communautaire de la pénitence devrait être la règle comme les autres sacrements, alors que dans le Code (c. 961), elle apparaît manifestement comme une exception.» (3)

Dans le même esprit, Vatican II a voulu mettre en valeur la portée communautaire des autres sacrements, privatisés eux aussi avec celui du pardon (4). C'est ainsi, par exemple, que, s'inspirant du Concile, le Code de droit canonique établit la règle suivante : « Le prêtre ne célébrera pas de Sacrifice eucharistique sans la participation d'un fidèle au moins, sauf pour une cause juste et raisonnable. » (can. 906)

La privatisation du sacrement du pardon contrevient aux orientations de Vatican II, comme à son enseignement sur la portée sociale ou communautaire de la foi qui n'est pas qu'une affaire privée. Or, comment peut-on exiger que la célébration de cette foi, dans le sacrement du pardon, soit rigoureusement privée?

L'abolition de la célébration communautaire du pardon, avec l'absolution collective, est un exemple parmi bien d'autres qui font dire au cardinal Carlo Maria Martini, avec des milliers de catholiques, qu'il existe « une tendance à s'écarter du Concile (5) ».

Les prêtres réagissent très diversement au décret du 30 juillet 2007 de l'Assemblée des évêques catholiques du Canada, dicté par le pape et la curie romaine.

Des prêtres mettent en valeur les autres canaux de la grâce du pardon, particulièrement l'Eucharistie. Tout en étant authentiques pour ne pas dire efficaces, ces canaux n'ont pas la grâce propre au sacrement du pardon, comme en témoignent un grand nombre de pénitents et de pénitentes dans les célébrations communautaires du pardon.

D'autres prêtres reviennent à la confession individuelle, telle que demandée par Rome. Mais il faut convenir que les fidèles n'affluent pas au confessionnal, et ceux qui s'y présentent le font le plus souvent avant l'Eucharistie, passant de la voiture au confessionnal. Une célébration qui ne manifeste pas la pleine valeur du sacrement du pardon.

D'autres prêtres encore président une préparation communautaire du pardon, après quoi les fidèles se confessent à l'un des prêtres – quand il peut y en avoir – mis à leur disposition pour recevoir le pardon. Une affaire de quelques secondes. Le sacrement, qui tient essentiellement dans cette rencontre, mérite mieux, d'autant qu'un tel rite n'est nullement en résonance avec la démarche communautaire qui l'a précédé.

Notre choix à nous, prêtres, diacre et laïcs du FAN de Trois-Rivières/Nicolet, qui voulons demeurer fidèles à Vatican II, est différent. Après nous être posé la question : faut-il obéir au pape en Concile ou au pape en curie? Notre réponse est claire. C'est pourquoi, en conscience, nous considérons comme un devoir de fidélité au Concile de célébrer communautairement le pardon, avec l'absolution collective ou générale.

Nous sommes conscients que notre choix va créer des remous chez les évêques, mais n'est-ce pas une bonne occasion d'interroger leur silence devant l'effritement de la collégialité, si essentielle pour Vatican II, au profit de la curie romaine? Car c'est bien de cela qu'il s'agit quand un évêque émérite dit à l'un de nous en privé: « Les membres de la curie nous écoutent avec courtoisie, mais ils font à leur tête; nos interventions ne changent rien. » Cet homme parle en connaissance de cause, ayant fait sept visites *ad limina*.

Nous sommes conscients aussi que notre choix va faire des vagues dans le peuple de Dieu. Il faudra nous expliquer « avec l'art de répondre à chacun comme il convient ». (Col 4,6) Mais, si, en conscience, nous croyons que c'est un péché contre l'Esprit que de s'écarter du Concile, avons-nous le choix? Du reste, le plus grand tort qui pourrait arriver à l'Église, ce serait de s'écarter de Vatican II.

À Antioche, Paul s'est ouvertement opposé à Pierre parce que celui-ci n'était pas fidèle aux décisions prises à ce qu'on appelle «le Concile de Jérusalem». (Ga 2,11-15) Comment donc ne pas signifier notre dissentiment à propos des directives qui annihilent les frères acquis du Concile? Notre espérance? Que la parole du Christ habite parmi nous dans toute sa richesse, afin que nous puissions nous instruire et nous avertir les uns les autres avec pleine sagesse. (Col 3,16)

Chers prêtres, nous nous sommes adressés à vous librement; nous vous serions reconnaissants de faire de même avec nous. Vos critiques, vos suggestions et votre témoignage nous seraient précieux.

Nous croyons utile d'envoyer une copie conforme de cette lettre aux diacres et aux agents et agentes de pastorale de nos deux diocèses.

En toute amitié,

Au nom du Forum André-Naud de Trois-Rivières/Nicolet,  
Céline Girard, présidente, FAN Nicolet/Trois-Rivières et  
Gérard Marier, membre de l'exécutif, FAN Nicolet/Trois-Rivières

Trois-Rivières, le 25 septembre, 2009

(1) Des itinérants de type catéchuménal vers le sacrement, Bayard, 2007, p. 161

(2) Ibid., p. 62

(3) Wackenhein, Charles, *Une Église au péril de ses lois*. Novalis, 2007, p. 128

(4) *Des itinérants de type catéchuménal vers le sacrement*, p. 62

(5) Martini, Carlo Maria, *Le rêve de Jérusalem*, DDB, 2009, p.161

**FICHE D'INSCRIPTION**  
**POUR LE RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD**

Membre : tout baptisé, toute baptisée, engagé dans les activités de l'Église.

1<sup>ère</sup> adhésion (\$50) Cotisation régulière (\$25)

Sympathisant/sympathisante (Soutien; bulletin inclus). (\$50)

Abonné/abonnée à l'information (Bulletin seulement). (\$25)

NOM : \_\_\_\_\_ PRÉNOM : \_\_\_\_\_

ADRESSE : \_\_\_\_\_

VILLE : \_\_\_\_\_ CODE POSTAL : \_\_\_\_\_

TÉLÉPHONE : \_\_\_\_\_

COURRIEL : \_\_\_\_\_

FONCTION: \_\_\_\_\_

LIEU (paroisse, institution) \_\_\_\_\_

Indiquez votre choix :

Membre :  Sympathisant/sympathisante :  Abonné/abonnée :

Signature : \_\_\_\_\_

Date de l'inscription : \_\_\_\_\_

Chèque au nom du :

***Réseau des Forums André-Naud***

1015, rue St-Donat app. 3

Montréal H1L 5J6

## **Contributions financières**

**Les membres** contribuent par un montant de

\$50 la première année et

\$25 (ou plus si désiré) les années subséquentes.

Cette contribution vaut pour la période qui inclut une Assemblée générale annuelle (AGA) jusqu'à la veille de l'AGA suivante. Les membres inscrits après le 15 novembre 2008 ne devront payer une nouvelle contribution que la veille de l'AGA de 2010.

Par l'expression «la veille», on peut entendre les mois de septembre et octobre.

La contribution financière ne pas être un obstacle au membership. Les personnes qui donnent un excédent se trouvent à couvrir le manque à gagner si certains donnent moins.

### **Les sympathisants**

Il leur est demandé une contribution financière de \$50 par année.

Leur appui moral et financier vaut, comme dans le cas des membres, pour la période qui inclut une AGA jusqu'à la veille de l'AGA suivante.

**L'abonnement** à la brochure du Forum, est l'achat d'un produit.

Le coût est de \$25 pour les publications d'une année, à partir de la date d'abonnement (ce qui représentera 4 publications par année)

Réseau des Forums André-Naud  
**Réseau des Forums André-Naud**

**Comité de rédaction du Bulletin**

Claude Lefebvre

André Gadbois

Denis Normandeau

Collaborateur à la révision

Raymond Anctil

Responsable de la publication :

Michel Bourgault

Imprimeur : PIXEL Impression/Print, Joliette

**Secrétariat :**

Adresse de courriel :

forum.andre.naud@sympatico.ca

Adresse postale :

1015, rue St-Donat #3

Montréal, Qc

H1L 5J6

**Site internet : <http://forum-andre-naud.qc.ca>**